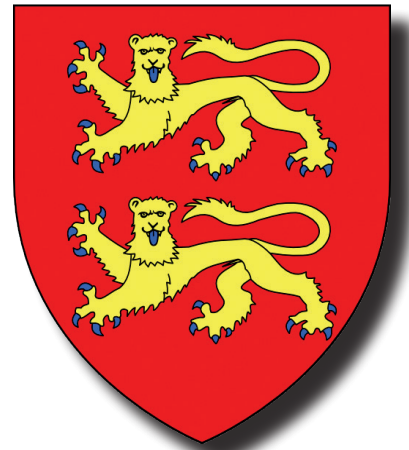


Les Lettres Normandes

Revue Trimestrielle de la Société des Écrivains Normands



N° 140
4^e trimestre 2023



L'ÉCRIVAIN et PEINTRE ANGLAIS
JOHN RUSKIN
(1819-1900)
ET LA NORMANDIE

n° 140 - 7 € - 4^e trimestre 2023

Les Lettres Normandes

Rédactrice en chef
Bernadette Laval-Fisera

100^{ème} année



0753-9010

Georges SIMENON
Un Belge en Normandie
David Hanley

Le mot de la présidente



Bernadette Laval-Fišera

LES LETTRES NORMANDES
*Revue Trimestrielle de
la Société des Écrivains Normands*

n° 140 - Sommaire

- P. 2 : *Le mot de la Présidente*
P. 3 : *Activités de la S.E.N. :
Nos prochains rendez-vous*
P. 5 : *Les Goubyins du bois du
Theil... et d'ailleurs*
P. 8 : *Nouvelle : D'un presbytère
et de son église.*
P. 10 : *Anthologie poétique*
P. 12 : *Un Belge en Normandie
George Simenon*
P. 14 : *Brève d'auteur
Daniel Leveillard*
P. 15 : *L'écrivain anglais John
Ruskin et la Normandie*
P. 16 : *Nouvelle : un bruit de pas.*
P. 19 : *Nous avons lu, vu et
retenu...*
P. 22 : *Parole aux écrivains
normands*
P. 23 : *Un nouveau recueil d'Yves
Petit-Loisel*
P. 24 : *Christian Jenvrin, l'écrivain
du bocage ornaïs*

Rédactrice en chef de la publication :
B. Laval-Fišera
Rédactrice-adjointe :
N. Jaussaud-Obitz

societedesecrivainsnormands@gmail.com

Abonnement 2023

20 € (4 numéros)

40 € (adhésion & abonnement)

55 € (adhésion couple & abonnement)

Maquette & mise en pages :
Les Petits Écarts
SIRET 390843811 00048
Impression : fm.repro
SIRET 451446231 00016

Les aventures du centenaire.

Avec un équipage rompu à l'écriture ce fut un parcours à travers la Normandie.

À Bagnoles de l'Orne, nous avons salué Lancelot au lac asséché,
À Durécu, parlé normand,
À Carteret, déjeuné sous le chêne,
À Valognes, réveillé Barbey au son de Berlioz
et à Sainte Mère Église décroché des contacts.

Même si les ventes demeurèrent moyennes, ce furent partout un excellent accueil, de très beaux lieux, des rencontres originales. Notre association a vécu de bons moments de convivialité.

Notre ouvrage commun (*La famille, ouvrage collectif, édition Les Petits Écarts, Carentan, septembre 2023, 173 p.*) franchit les frontières, cinq exemplaires sont partis en Grande-Bretagne, trois en Allemagne, un en Suède, un en Espagne, un aux USA. Les tarifs d'expédition depuis la France vers l'étranger sont « *normaux* » et ainsi la littérature s'exporte facilement.

Mais la Normanditude ne touche la France qu'avec des grincements de dents (*les miennes*). 250 g de lecture d'auteurs normands ne franchissent l'Epte qu'au prix de quatre euros, et 253 g au prix de six euros. Nos emballages ont été découpés de sorte à être limités à 1g ; résultat : 251g, en espérant que les ordinateurs peseurs ne s'en mêlent pas !

Moins de poids, moins d'énergie dépensée, nous le savons. Moins de livres expédiés, c'est moins de lecteurs.

Cet ouvrage est pourtant un support publicitaire important qui fait connaître nos auteurs. Souhaitant le voir sur les rayons des bibliothèques, nous le présentons et il suscite beaucoup d'intérêt. Las ! Vendre quelque chose à des organismes publics, une maternelle, une passerelle au-dessus de l'autoroute, un abonnement à 20 euros, c'est le même prix pour tous et toutes : il faut passer par une plateforme de paiement en ligne (*Chorus*) qui demande autant de temps qu'un voyage aller-retour au chef-lieu ! Moins de voyages, moins d'énergie dépensée ! (*L'énergie de qui ?*)

Nos fonds resteront donc modestes mais nous maintiendrons le bateau à flot pour un nouveau périple.

Bernadette Laval-Fišera

Présidente de la SEN

Activités de la Société des Écrivains Normands...

SEN, 100 ans

On a côtoyé vieilles pierres, tentures
de l'Hôtel à Valognes,
écouté les grands airs, modulés
de la dame au sourire, psalmodié
nos écrits entretissés, hélé
le poème du voisin, utilisé
nos livres comme éventail,
éventuel éventaire
qui révèle l'aventure du verbe,
enfin commun avec l'hostie fruitée
et la communion au jus de pomme
du Val de Saire.

Claude Vancour

QUETTEHOU (50) - La Halle aux grains 10 SEPTEMBRE - SALON D'AUTEURS DE LA SEN À L'INVITATION DES AUTEURS EN COTENTIN

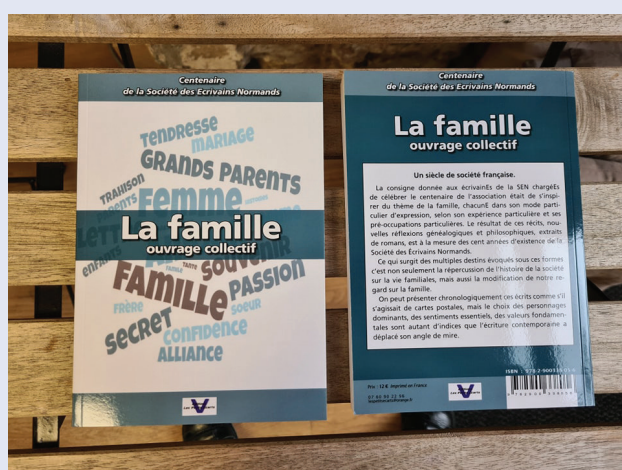


Retour en images sur les dernières activités de cette année du centenaire

BARNEVILLE-CARTERET (50) - Chapelle Saint Louis 10 AOÛT - SALON D'AUTEURS DE LA SEN



STE MÈRE ÉGLISE (50) - Médiathèque 29 SEPTEMBRE LANCEMENT DE L'OUVRAGE COMMUN DE LA SEN



...Activités de la Société des Écrivains Normands

STE MÈRE ÉGLISE (50) - Médiathèque 29 SEPTEMBRE - LANCEMENT DE L'OUVRAGE COMMUN DE LA SEN (suite)



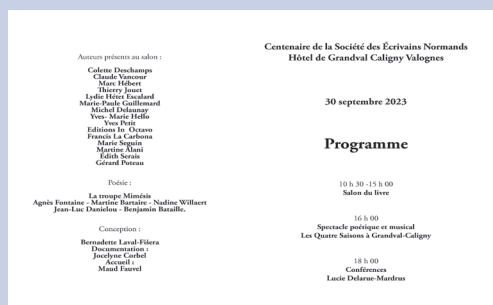
VALOGNES (50) - Hôtel Granval Caligny

30 SEPTEMBRE - CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS NORMANDS CHALEUREUSEMENT ACCUEILLIE CHEZ MAUD FAUVEL
Retrouvez en images sur YOU TUBE grâce à Martine BARTAIRE en copiant le lien : <https://www.youtube.com/watch?v=JEnK9zTzMo>



La Troupe Mimésis de Briquebec

SALON DES AUTEURS DE LA SEN - APRÈS-MIDI POÉTIQUE - LECTURE MUSICALE ET LYRIQUE AUTOUR D'UNE SÉLECTION DE POÈMES DES AUTEURS DE LA SEN



Stéphanie Mugnier, Soprano
fut accompagnée au piano
par Elisabeth Moruchon

Prévisionnel des manifestations

1^{er} semestre 2024
Fleury-la-Forêt 24 mars
Barfleur 31 mars (à confirmer)
Dozulé (mi-mai)
Sainte Mère Eglise 2 juin
Coutances 5 juin

Le site internet est désormais actif Rendez-vous sur : lasen.fr

Ce nouveau site permet, aux écrivains de la SEN qui transmettent leurs informations, de disposer d'une page personnalisée pour communiquer sur leurs parutions et leurs activités.

LES GOUBYÏNS DU BOIS DU THEIL... ET D'AILLEURS

La genèse d'une croyance

Eric Navet



Les Goublyns

Du temps qu'ma grand' mèm' vivait,
V'la déjà d'cha byin d'z'annâes,
À la veillyie no n'prêchait
Que d'goublyns et d'cont'de fâes,
De lutins et de rev'nants,
D'chorchyis qui s'changeaient en
baêtes...
Ryin qu'd'en prêchyi, mes bouon'gens,
Les q'veux m'en drêch' su la taête.

Refrain

Ah ! coum' disait ma grand mèm
Es servant' de nous vaïsins,
Qui giblaient en r'venant d'traire :
Déf'ious, déf'ious des goublyns
Qui rôdent l' sai dans les q'mins,
Déf'ious, déf'ious des goublyns
Qui rôdent l' sai dans les q'mins.

Chanson d'Alfred Rossel (1841-1926)

Dans sa contribution à la collection classique sur *Les Littératures populaires de toutes les nations* des éditions Maisonneuve & Larose : *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Hague et Val-de-Saire), publiée en 1883 et rééditée en 1967, Jean Fleury (1816-1894)¹, Haguais et grand folkloriste² de la Basse-Normandie, écrit dans sa préface : « Une remarque à faire sur cette littérature populaire, c'est le peu de place qu'y tient l'idée purement chrétienne. Le christianisme s'est superposé ici à un fonds de paganisme, qui persiste jusqu'à présent sous des appellations chrétiennes ». (p. VII).

Bien avant que Rollon et ses Vikings ne se convertissent au christianisme, car c'était l'une des clauses du traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911³, des prédicateurs itinérants entreprirent d'évangéliser la Neustrie, future Normandie, et d'y éradiquer le paganisme. Ils avaient noms Lô, Vigor, Pair, Taurin, etc. Presque tous furent canonisés, certains parce qu'ils avaient terrassé des divinités païennes, tel saint Germain qui, en l'an 448, calma la belliquosité du dragon à sept têtes sanguinaire⁴ qui hantait la grotte dite « *Trou Baligan* » du côté de Flamanville dans la Hague, avant « de le précipiter dans le gouffre naturel, toujours rempli par la mer, que l'on appelle la Chiranne, où il disparut sans retour ». (Pithois, 1972 : 26). N'est-ce pas accréditer l'existence même de ces divinités dont les prêtres disaient pourtant qu'elles n'étaient que superstitions ?

La Normandie, « *pays des hommes du Nord* » se couvrit, à partir du X^e siècle, de chapelles, d'églises, de cathédrales ; les oratoires et les croix (*calvaires*) fleurirent à chaque coin de route, etc., mais le christianisme fut surtout, dans les premiers temps, une religion urbaine. Les paysans, païens⁵ dans l'âme, même lorsqu'ils adoptent la nouvelle religion, restent fidèles à des croyances et des pratiques immémoriales : ils laissent par exemple des offrandes votives auprès des arbres sacrés, de carrefours, croient en les vertus curatives de l'eau de certaines sources, etc.

Ce qui est vrai pour les rites, l'est aussi pour les croyances. Les Normands croient, ou croyaient, aux fées, aux dames blanches, aux *varous*⁶, aux *caungeouns*⁷, et à quantité d'entités bénéfiques ou maléfiques qui hantent les espaces ouverts (*landes*) ou fermés (*forêts*), mais aussi, à l'occasion, les grottes comme nous l'avons vu. Mais dans le nord du Cotentin, qui recouvre en gros la Hague à l'ouest de Cherbourg – véritable ligne de démarcation en la matière – et le Val-de-Saire à l'Est, on croyait encore, il n'y a pas si longtemps, aux *goublyns*, équivalents des lutins de nombreuses légendes d'Europe et d'ailleurs.

1 : Il est né à Vasteville et mort à Gréville où se trouve sa tombe.

2 : Pour ne pas dire ethnologue.

3 : Par lequel le roi de France Charles II le Simple cédait toute cette partie de la France, la Neustrie, aux Normands afin qu'ils ne portent pas plus loin leurs ambitions de conquête.

4 : Les habitants pensaient calmer les ardeurs du monstre en lui offrant en sacrifice des enfants.

5 : Nous savons que « païen » est un mot formé à partir du terme latin « *paganus* » qui signifie « *paysan du village ou civil* » et qui provient lui-même du mot « *pagus* » qui signifie « *village* ».

6 : Version locale des loups-garous.

7 : Selon Alfred. Mouchel (1944), « *Un caijon est un petit homme mal constitué, bossu, crochu* ». Désigne aussi des petits êtres maléfiques.

Dans son ouvrage *La Normandie traditionnelle* (1983), Fernand Lechanteur, autre grand connaisseur des traditions bas-normandes, définit ainsi le *goublin* : « *lutin espiègle ; le jour, il prend toutes sortes de formes (chien, lièvre ferré, cheval, matou...). Sa présence indique généralement le voisinage d'un trésor qu'il est chargé de garder et dont on peut s'emparer selon certaines précautions* ». (p. 179).

Jean Fleury, lui, présente ainsi ces êtres imprévisibles : « *Jusqu'à une époque encore peu éloignée de nous [en 1883], il n'y avait pas de château, pas de maison importante qui n'eût son goublin ou démon familial. Les goublyns, pas plus que les fées, ne rentrent dans le système chrétien. La religion de Jésus n'assigne aucune place à ces êtres, inférieurs à l'homme à quelques égards, supérieurs à lui à quelques autres. Il y a dans ces croyances un reste des anciennes religions qui a persisté à travers la nouvelle. Le goublin se retrouve partout en Europe, domovoï en Russie, troll en Allemagne et en Norvège, poulpique en Bretagne ; il porte deux noms au nord du département de la Manche. Près de la pointe de la Hague, à Auderville, il s'appelle drôle, nom qui n'est autre que troll prononcé à la française, et, dans le reste de la province, goublin, mot identique à l'anglais "gobelin".* » (p. 63-64)



< Un *goublin* sortant d'une maison dans la Hague.

Il nous le décrit ensuite : « *Le goublin n'est pas méchant, il est espiègle. Le jour, il prend toutes sortes de formes. C'est un gros chien qui vient se chauffer au coin du feu, c'est un lièvre ferré qui se promène sur un pont, c'est un cheval blanc qui apparaît dans le pré, c'est un gros matou noir qui ronronne près du feu et se laisse parfois caresser. Le goublin du Fal-Ferrand, à Gréville, apparaissait ordinairement sous la forme d'un lièvre familial.* » (p. 64).

Plus loin, il précise : « *Dans certaines maisons goublinées, on est réveillé au milieu de la nuit par un tapage épouvantable ; les portes s'ouvrent et se ferment avec violence, on entend des corps lourds dégringoler par les montées. Les chaudrons, les poêles, les cruches de cuivre se choquent violemment. Dans la cuisine, on entend des bruits d'assiettes et de verres cassés. Le lendemain matin, on va voir : tout est en place, rien n'a bougé* ». (p. 66-67).

□□□□

Voici un bon *demi-siècle*⁸, alors que je préparais une maîtrise d'ethnologie à la Sorbonne, en étudiant la vie de la petite commune haguaise de *Biville*⁹, j'eus l'idée d'interroger mon père, Louis Navet (1913-1996) sur les croyances locales, et il me raconta cette histoire familiale que je vous livre :

Eric : « C'est quoi au juste les *goublyns* ? ».

Louis : « Les *Goublyns*¹⁰, c'est des esprits malfaisants et tu as même un coin dans le pays, ici derrière Tourlaville qui s'appelle "*Les Goublyns*". Il y a aussi des expressions qu'on employait, comme : "*Ah j'sis tout goublyné...*". Ça veut dire : "*Je suis troublé par les mauvais esprits*" ; "*Ça me tracasse, ça me tourmente...*" "*Cha m'goublyne*" quoi. *Goublyner* quelqu'un c'est lui causer du tourment, du désagrément ».

Eric : « Les *goublyns*, ils avaient des formes particulières ? Comme des lutins ? ».

Louis : « Oui, des choses comme ça, mais dans le sens de "*mauvais esprit*". Les *goublyns* c'est des esprits malfaisants. Et c'est surtout la nuit qu'on les craignait ».

Eric : « Que racontait-on comme histoires à propos des *goublyns* ? ».

Louis : « Oh oui, des histoires il y en a. Dans le bois qui est derrière Bretteville, le bois du Theil, les *goublyns* du Theil, ça c'était particulièrement connu ; quand tu parlais des *goublyns* du Theil... C'était un coin vraiment réputé pour ça, les gens n'osaient pas s'y aventurer la nuit. Il y a seulement soixante, soixante-dix ans, vers 1900, pour faire passer quelqu'un la nuit par les bois du Theil, bien tu pouvais y aller ! Des hommes ensemble, bon ils y allaient, mais un bonhomme tout seul, il aurait pas traversé le bois du Theil comme ça ».

Eric : « Qu'est-ce qu'ils craignaient précisément ? ».

Louis : « Je vais te raconter une histoire que racontait mon grand-père¹¹, le père de Maman. Ça s'est passé vers 1905. Depuis Cherbourg, il était allé à l'enterrement d'un de ses copains qui était retraité de l'arsenal, vers Tourlaville ou plus loin. Il était avec un de ses copains venu à l'enterrement lui aussi. La bonne femme [la veuve] leur a offert un dernier verre pour la route et il faisait nuit quand mon grand-père a décidé de reconduire

8 : Au moment où j'écris ces lignes, j'ai 76 ans depuis quelques jours.

9 : Célèbre pour être le village natal du Bienheureux Thomas Hélye (1187-1257). Jean Fleury évoque celui qu'on surnomma « *le thaumaturge de la Hague* » dans son ouvrage, plusieurs fois mentionné.

10 : C'est ainsi que mon père prononçait ce mot. C'est surtout pendant les vacances qu'il passait à Tamerville, près de Valognes, chez un oncle agriculteur qu'il apprit le patois.

11 : Alphonse Victor Leroy né le 18 février 1851, mort en 1910 à 59 ans.

En ce matin d'octobre, un nuage de rosée s'étendait sur la plaine. Nous allions chercher le lait dans une ferme un peu éloignée, un broc à la main. Pour de jeunes citadines qui venaient de Rouen, tout nous plaisait : le froid un peu saisissant du petit matin, l'odeur des fumiers dans les cours et même le ballet des oies, le col tendu vers nous pour nous impressionner... Mais il nous en fallait bien plus : nous avions connu la guerre !

Ma sœur et moi nous adaptions très bien à cette nouvelle vie, avec une nouvelle mère pour remplacer celle que nous n'avions pas connue. Je pourrais aussi presque dire avec un nouveau père car le nôtre, le biologique, était dévasté par son veuvage et rentrait très tard, le soir, chez ses beaux-parents. On avait passé deux années sans presque le voir ; alors il avait pour nous quelque chose de vaguement étranger qui nous mettait un peu mal à l'aise lorsqu'il rentrait de permission. Pour nous, les vrais parents, c'étaient nos grands-parents à cause de la guerre dont maman avait été victime.

Mais papa s'était enfin remarié et avait décidé de reconstituer sa famille avec nous, ses deux filles, sa mère et sa nouvelle femme, Germaine : il avait demandé son changement en campagne où il serait directeur d'école communale et secrétaire de deux mairies : beaucoup de travail mais les temps étaient difficiles après-guerre. Laisser nos grands-parents avait été un grand déchirement, adouci cependant par la promesse solennelle de leur rendre visite le plus souvent possible. D'un autre côté, échapper à l'amour démesuré et un peu étouffant qu'ils nous portaient et à une atmosphère alourdie par le deuil n'était pas sans nous soulager... Chez eux, nous ne pouvions éviter les visites régulières au cimetière : la distance était démesurée pour nos petites jambes et la halte recueillie devant une pierre tombale était une épreuve difficile qui se répétait tous les dimanches et parfois en semaine : il fallait embrasser, sur le marbre froid, la photo du très beau visage de maman, la vraie, mais surtout il était pénible de ressentir le désarroi immense de ses parents, de voir leur dos un peu plus voûté, leurs mains impuissantes qui redressaient les fleurs ou ratissaient le sable autour de la stèle avec l'espoir dérisoire de faire du bien à leur fille. Et le rituel se faisait interminable car nos grands-parents bretons n'avaient pas perdu la foi malgré le coup terrible que leur avait réservé le ciel. Et ils priaient, priaient. Cela semblait les soulager. Nous n'en pouvions plus d'attendre...

Papa, qui avait reçu une éducation religieuse dans son enfance, était révolté, lui, par l'indifférence de Dieu. S'il existait. Que nos grands-parents, pourtant si frappés par la fatalité, fussent encore croyants, cela le stupéfiait. Car lui, en réalité, était devenu athée même s'il évitait encore, à cette époque, de l'afficher trop clairement pour ne pas vexer la famille : sa mère, veuve, étant aussi très pratiquante. Il était passé par l'École Normale qui en avait fait un parfait laïc, façonné par l'idéal républicain de Jules Ferry. C'était un honnête homme accompli, incapable de la moindre irrégularité, généreux et révolté par les injustices. Sa nouvelle femme disait de lui qu'il n'aurait pas volé une aiguille.

Nous nous installâmes dans un petit village du pays de Bray, tous disposés à savourer les joies de la campagne et la paix retrouvée dans une vie nouvelle : les grandes promenades sur la plaine, les animaux à découvrir, la nourriture un peu plus abondante. La guerre n'avait pas épargné l'école, sérieusement ébranlée par l'explosion d'une bombe dans ses parages : elle était sinistrée, ses murs de façade, soutenus par des étais, risquant de s'écrouler. Alors l'instituteur athée avait été logé dans le presbytère ! Bien sûr, lui avait dit sa mère, tu commences à prendre un peu de ventre, tu ressembles de plus en plus à un moine ! Et cette bâtisse de plain pied, située au fond d'un grand pré, jouxtait l'église et le petit cimetière. L'église était des plus banale, avec son clocher pointu en ardoise qu'on voyait presque partout de la maison. Autre fait curieux : cette église n'avait pas de curé ! La désaffection religieuse commençant à toucher les campagnes, c'était le curé d'un village voisin qui venait desservir. Cela arrangeait papa qui pouvait exercer son sacerdoce laïc en toute tranquillité. Pourtant de recevoir le courrier destiné au prêtre dans la boîte aux lettres du presbytère l'agaçait souverainement et il rentra un jour offusqué car le nouveau facteur l'avait pris pour le curé. C'est normal, avait répliqué sa mère, avec ta calvitie !

Il se rendit vite compte que tout ne serait pas si facile. Dans le village, selon les opinions politiques et religieuses, s'opposaient deux courants, attisés aussi par les intérêts économiques et les jalousies. Papa, tout en croyant agir du mieux possible et avec probité, découvrit à son corps défendant qu'il avait deux ou trois familles ennemies. Des familles qui avaient envoyé certains de leurs enfants à l'école libre. Papa, à la moindre occasion, ne se cachait pas pour défendre l'école publique, la qualité des maîtres et surtout sa neutralité et son respect pour la liberté de culte. Mais, même s'il s'efforçait d'arrondir les angles dans les conseils municipaux ou à l'école, il était souvent critiqué par elles à la moindre innovation de sa

part. Si la Coopérative Scolaire ou l'Amicale des Anciens Élèves, qu'il avait instituées, recherchaient des fonds en faisant une kermesse ou en vendant une grande quantité de madeleines au beurre faites par les jeunes, à l'initiative de notre belle-mère qui organisait toutes ces activités, des bruits perfides circulaient : quels bénéfices l'instituteur en avait-il tirés ? Toutes ces heures en plus, hein, ça d'vait bien lui rapporter quéqu'chose !

Heureusement pour papa, le curé qui desservait la commune était un excellent homme qui ne cherchait pas d'histoires et avait vraiment fait vœu de pauvreté alors qu'il était le frère d'un ministre ! Il venait très peu et s'était arrangé pour faire donner les cours de catéchisme par quelques mères d'élèves de confiance. C'est ainsi que ma sœur et moi nous nous mîmes en tête de tout faire pour y assister. Cela faisait plusieurs mois que nous nous posions des questions métaphysiques et que l'existence de Dieu nous tourmentait. Il faut dire que nous étions influencées par ma grand-mère paternelle et surtout Germaine qui avait aussi gardé sa foi de jeune fille. Son mari n'avait pu la convaincre malgré des arguments qu'il jugeait décisifs. C'était un couple d'accord sur tout, sauf sur ce point-là ! La conversation revenait souvent sur le sujet et ma sœur et moi, poussées par une sorte de sentimentalisme adolescent un peu facile, prîmes le parti des femmes. Peu à peu, nous affichâmes une véritable exaltation religieuse et il fallut bien nous inscrire au catéchisme ! Combien de soirées avons-nous passées ensuite à essayer de convertir papa, que nous ne voulions pas perdre plus tard, dans les flammes de l'enfer !

Pendant quelques mois notre nouvelle activité nous accapara plus que l'école, ce qui provoqua quelques sermons de la part de papa, déjà inquiet pour notre concours d'entrée en sixième tout proche ! Et voilà qu'un jour, monsieur le Curé, pour tenter de ranimer la flamme du village, décida de faire une veillée religieuse à l'occasion de la fête patronale. Ce serait une grande soirée ! J'allais défiler en sœur Saint-Vincent-de-Paul. Le nom, pensais-je, aurait de quoi impressionner papa car il était pour moi élégant et lourd de mystère. Je ne savais rien de l'histoire qu'il recouvrait, fis une petite recherche et découvris avec soulagement que l'ordre n'était pas monastique mais se consacrait aux soins des malades ! Je me sentis chargée d'une mission de représentation importante : je devrais me concentrer pour rendre au rôle toute sa dignité. Papa serait forcé de m'admirer et peut-être même de retrouver la foi. C'était mon enjeu secret !

La veille du grand jour, nous avons reçu les costumes. D'où venaient-ils ? Difficile à dire. Sans doute ramenés par le curé des malles poussiéreuses d'une sacristie voisine ou directement d'un couvent en mal de novices. Le soir du défilé, je m'habillai avec un respect presque fétichiste, m'imaginant entrer dans la peau de quelque sainte vouée au martyre. Je revêtis la lourde robe de serge d'un bleu ardoise discrètement lumineux qui s'évasait assez largement vers le bas et, pour couronner le tout, mis la grande cornette d'un blanc immaculé comme d'énormes ailes déployées vers le ciel. J'étais transportée.

La petite église, pleine à craquer pour une fois, me sembla immense. Mes camarades dont ma sœur, dans d'autres costumes qui ne me parurent pas aussi spectaculaires que le mien, me suivirent sagement dans l'unique allée. J'aperçus à mi-hauteur maman et grand-mère qui me jetèrent un regard complice. Par contre j'entendis, à peine audible, un commentaire qui manqua de me déstabiliser : « *Bah, tiens, t'as vu, la fille de l'instit' qui défile en bonne sœur !* »

Papa, bien sûr, n'était pas là. Je m'efforçais de marcher avec le plus de majesté possible et pour compenser son absence sans doute, je me persuadais de l'importance de mon rôle et des chemins détournés des desseins de Dieu : c'était sûr, il m'avait choisie pour convertir papa ! Je fus prise soudain d'une telle exaltation mystique que je m'attendais presque à voir s'écarter les ailes des anges du haut de l'autel, pour recevoir du ciel un message divin ! Je ne vis pas un obstacle sur le sol qui me fit m'étaler de toute ma longueur, les bras en croix comme si j'allais prononcer mes vœux ! Légère dénivellation ou coup de jambe perfide ? J'aperçus à ma hauteur une fille de l'école libre faire faussement l'étonnée et puis ricaner discrètement !

J'avais chuté aussi de mon piédestal ! Plus que par la honte pour ma maladresse et le léger remous qu'elle avait provoqué dans le cortège, je me suis sentie envahir par un véritable dégoût. « *C'est ça la charité chrétienne, pensai-je, outrée, je viens à l'église pour aimer autrui, servir les faibles et on se moque de ma faiblesse !* » Je préférais encore l'éthique sobre de papa !

Je reçus tout de même des compliments à la fin de la cérémonie mais le cœur n'y était plus et mes convictions enflammées se désagrégèrent aussi vite qu'elles étaient venues. L'athéisme affiché de papa ne me faisait plus souffrir.

Une semaine plus tard, alors que je rentrais de l'internat, quelle ne fut pas ma surprise de le voir bien attablé à la maison devant un excellent turbot à la crème avec trois moines bénédictins de passage, en mission dans le village ! Et le repas se prolongea en longues discussions aimables sur l'humanisme et l'existence de Dieu, copieusement arrosées d'une belle liqueur qui faisait briller son vert démoniaque dans le fond de leurs verres.

Notre anthologie...

Langrune sur Mer, hiver

« duny předstírají trvalý tvar »

*« les dunes prétendent avoir une forme permanente »
(Kateřina Rudčenková)*

I.

À Langrune, l'océan
frappe à ma porte, soulève
de lourds paquets d'oubli,
d'onde étirée, plus noire
que grise, attend
le signal de sa sœur
la nuit, Morphée aussi,
tous vont se rétractant et l'océan
recule en ligne sans jamais
cesser de nous dévisager.

II.

Pas trop tard pour cette lune,
soleil le plus blanc du monde,
pas trop tard pour une marée
qui la porte et s'oblige pour elle
à être encore plus noire de vagues.

III.

Tension donnée
au plus clair de la nuit,
blanche encore,
cadeau du point du jour,
orange doré, à six heures
du matin.

Claude Vancour

Aube

Qui donc
sculpte ces profils d'enfants
dans le bol du petit jour ?
Où vont ces ombres
qui pourchassent le rêve
dans les clairières de la nuit ?
Les toits bossus penchent vers l'école
où la fenêtre ouverte
sur un monde lavé de frais
accueille les oiseaux fous
gorgés du soleil de l'enfance.
La maison veuve
pleure ses bruits de pas ;
les murs cachent leurs cicatrices
le temps d'un éclat de rire.
La porte chasse à grands saluts
les racines lourdes du sommeil.

Yves Petit

ERRATUM

Une faute involontaire de rédaction
nous a conduit à attribuer
dans l'anthologie poétique de notre n° 139,
le poème L'éléphant et la coccinelle
à M. Claude Leprince
alors qu'il est l'oeuvre de M. Bernard Guillois.
Nous tenons à présenter ici,
aux deux auteurs,
nos excuses pour cette erreur.

Lande

Sur la lande* dont la marée
vient mourir près de l'abbaye
les pins secouent leur chevelure
singeant de vagues patenôtres
pour quelque poète oublié.
La Lucerne, Hambye et Coutances
ce sont trois icônes fanées
échappées d'un missel d'enfance.
Soulles, Siennes, Sées et Sélunes
ce sont quatre Serpents Semés
par Satan, un jour de colère
pour narguer le bon Saint Michel
sur son rocher de Solitude.

** Lande de Lessay (Manche)*

Yves Petit



...poétique

La rencontre

la rencontre est un choc
choc frontal
choc verbal
la rencontre ...
se fait par les yeux
un déclic dans un lieu

c'est un coup
un fait
avec ses effets
et ses remous
on la veut
ou on ne peut
l'éviter
la provoquer ?

La rencontre
un vœu pieux
d'un rêve vieux
sans se rendre compte
du mystère d'un conte

une belle rencontre
une malheureuse rencontre,
une vie pleine de surprises
la route prise
claire, obscure ou grise
même pas un pari
une loterie
sans mise
simplement la vie
et ses rencontres d'amis
à l'encontre
parfois d'envies
d'une spéciale rencontre
unique et sa magie
c'est ce que je vis !

Danydeb

L'oiseau dans la brèche

L'oiseau dans la brèche
s'installe dans la pierre
du mur de la maison des
hommes.

L'oiseau ne réclame rien,
garde son chant, il sait
qu'il est le plus grand des petits
et ne craint pas le souffle
du dieu des hommes.

Claude Vancour

GUERRE ET POÉSIE EN UKRAINE AUJOURD'HUI : PAVLO VICHÉBABA

traduit et présenté par Vladimir Claude Fišera

P.Vichébaba est né en 1986 à Kramatorsk, ville occupée par la Russie dans le Donetsk (*Donetchtchina*), en Ukraine Orientale. Diplômé en journalisme de l'université de la ville aujourd'hui martyre de Marioupol, il s'installa à Kyiv où il prit une part très active dans la révolution dite de la Dignité, (ou Euromaïdan) de 2013-2014 à la direction du centre de presse de la Résistance Nationale puis au service de presse du gouvernement indépendantiste. Disciple de Gandhi et de Mandela mais aussi des fondateurs de la littérature et de la philosophie ukrainienne Hryhoriy Skorovoda et Tarass Chevtchenko, il créa en décembre 2016 l'ONG One Planet qui lutte pour l'écologie et les droits des animaux et dirige un orchestre de musique populaire du même nom. Il représente en Ukraine le Programme des Nations Unies pour le développement (UNDP).

Russophone, il passa à l'ukrainien dès 2014, suite à l'occupation russe de Kramatorsk et des deux tiers du Donbass. Dès le premier jour de l'invasion totale de son pays, en février 2022, il se porte à trente six ans volontaire dans l'armée, comme commandant de la 68^{ème} brigade de chasse, postée dans le Donbass sur la ligne de front où il se trouve toujours aujourd'hui.

En mai 2022, il envoie à sa fille de six ans, alors réfugiée avec sa mère en Suisse (elles sont rentrées à Kyiv depuis peu) le poème ci-dessous intitulé *À ma fille* qui, posté sur les réseaux sociaux où il est très actif, connaît immédiatement un immense succès. Il a aujourd'hui plus de deux cent mille abonnés sur internet et son recueil qui reprend en titre le vers le plus célèbre de ce poème, *Surtout ne m'écris rien sur la guerre* est publié en décembre 2022 en pré-vente à 15000 exemplaires. Un second recueil est sous presse, édité de la même manière. Il enchaîne pendant ses permissions des récitals très populaires dans tout le pays, accompagné par son orchestre qui a, depuis, publié un CD intitulé *Ma guerre*. Les profits de ces spectacles vont entièrement à l'armée ukrainienne.

À ma fille

Surtout, ne m'écris rien sur la guerre,
dis-moi plutôt s'il y a un jardin tout près,
si les escargots glissent dans les prés
et si les cigales chantent les airs qu'on aime.

Dans ces pays lointains, dis-moi
de quels noms on appelle les chats
et promets-moi de chasser le chagrin
de tes lettres, enlève-le tout à fait.

Les cerisiers, abricotiers sont-ils en fleur là-bas ?
Si les gens t'apportent de beaux bouquets,
ne leur dis rien de ta fuite dans les gravats,
raconte qu'on a vécu ici nos plus belles journées.

Invite ceux que tu rencontres
après la guerre à venir ici.
On saura leur dire merci :
chez eux, nos enfants étaient à l'abri.

Un Belge en Normandie : George Simenon *Maigret et le roman noir*

Pour certains amateurs de littérature, le roman policier serait un genre inférieur, tout juste bon pour tuer le temps en attendant son avion ou son TGV. C'est une erreur car ces romans ont beaucoup de choses à nous dire sur le monde où nous vivons.

Le roman policier moderne a connu deux incarnations. Dans un premier temps, les auteurs insistaient sur le mystère ; il s'agissait surtout d'identifier le criminel parmi un nombre de suspects. Le terme familier anglais pour ce genre, le whodunnit ? (littéralement, qui l'a fait ?) évoque bien le caractère logique, presque mathématique de l'intrigue, qui se résume finalement à un exercice de déduction. L'œuvre d'Agatha Christie, qui continue de faire ravage sous la forme, soit imprimée, soit télévisée, en reste le locus classicus. Ce genre se caractérise aussi par un second élément, à savoir la mise en avant de la personnalité du protagoniste principal, c'est à dire du détective en chef. Déjà présent aux débuts du genre (on pense à Sherlock Holmes) ce trait va connaître un approfondissement dans l'évolution ultérieure du roman noir, comme on a tendance à l'appeler maintenant.

12

La deuxième étape du genre, aujourd'hui dominante, est nettement plus intéressante. Il y a toujours des héros qui font leurs enquêtes. Les intrigues peuvent être tout aussi complexes que par le passé, souvent au point de nous exaspérer. Mais parfois celles-ci n'aboutissent plus, ou se terminent dans une ambiguïté parfaite, où le bien se distingue difficilement du mal. Et ces héros eux-mêmes sont plus complexes, leur vie étant pleine d'impasses et de contradictions. Surtout ils se meuvent dans un contexte social qui prend de plus en plus les devants. Ces romans sont, à leur manière, des enquêtes sociologiques, qui nous révèlent parfois autant de vérités sur l'univers que nous habitons que mainte étude de laboratoire CNRS. On songe par exemple aux romanciers du "noir scandinave" qui exposent les dessous miteux des sociétés nordiques longtemps ignorés par les chantages du modèle social-démocrate. Le monde anglo-saxon nous a livré d'illustres exemples sous la plume de l'Écossais Philip Kerr ou de David Peace, qui raconte les brutalités de son Yorkshire natal¹. Aussi le lecteur de Kerr vit-il à travers le personnage de Bernhard Gunter, détective à la Kripo (PJ) avant d'être destitué par les nazis et obligé à survivre par tous les moyens, toute une époque de l'histoire allemande, de Weimar à la RDA et la RFA. L'ambiance du nazisme est particulièrement bien évoquée, l'auteur ayant bien maîtrisé ses sources historiques et culturelles. Peace propose pour sa part une version romanesque de la chasse (bâclée, ô combien) au fameux Yorkshire Ripper (l'éventreur du Yorkshire, tueur en série dans les années 1970-80) mais c'est pour dénoncer la lente décomposition d'une société industrielle touchant à sa fin dans un contexte de corruption policière alors que le thatchérisme prépare son assaut contre les classes populaires.

Les exemples les plus frappants de cette mutation du roman policier sont sans doute à trouver dans les feuilletons télévisés, de plus en plus nombreux, grâce notamment à l'essor des plateformes (de streaming). Ici les francophones mènent la charge. Engrenages montre la vie de détectives en Seine Saint Denis chargés de gérer les bas fonds d'une société qui a perdu ses repères. Remarque qui vaut pour la vie privée des policiers, tout aussi chaotique que l'univers qu'ils sont censés surveiller. Idem pour le québécois 19-2, qui suit un groupe de "patrouillards" montréalais, non moins dysfonctionnels que la ville qu'ils doivent, selon leur devise, "servir et protéger". Dans les deux cas, l'influence – malsaine – de la politique sert de toile de fond aux luttes de nos héros.

De puzzle à résoudre, voici donc le polar devenu analyse socio-politique voire exploration psychologique. Et Georges Simenon dans tout cela, vous vous demandez ? Comment placer ce Belge né à Liège, créateur du commissaire Maigret, dans ce schéma ? Et que vient faire la Normandie dans tout cela ?

On retient surtout des romans de Simenon l'aspect psychologique ; il s'agirait essentiellement d'un duel entre Maigret et un(e) protagoniste criminel(le). Par un mélange de déduction

¹ : Toute l'œuvre de Kerr est traduite en français. On peut commencer avec *La Trilogie berlinoise*, Livre de Poche, 2017. Le premier volume de la tétralogie de Peace s'appelle, 1974, *Rivages*, coll. Policier Rivage Noir Poche, 2004.

logique et de pur flair, Maigret arrive à reconstruire toutes les étapes d'un crime, à isoler un suspect, ensuite à piéger celui-ci grâce à ses talents d'inquisiteur. Ce duel, souvent entre deux mâles alpha, comme on dirait de nos jours, fournit des scénarios de rêve pour le cinéma ou la télévision, d'où les nombreuses adaptations des romans de Simenon. Mais à trop insister sur la dimension psychologique on risque d'ignorer un autre aspect des romans, à savoir leur contexte. Contexte géographique, mais aussi social et politique.

La plupart des Maigret se situe bien sûr à Paris. Peu à peu le lecteur se familiarise avec l'univers du commissaire – l'appartement boulevard Richard Lenoir où Mme Maigret incarne parfaitement le rôle de l'épouse modèle de cette époque pré-féministe, les séances de cinéma. Ensuite c'est le milieu du travail, ce Quai des Orfèvres, avec la salle des inspecteurs, les bières et sandwiches qu'on apporte pour arroser les interrogatoires, l'expertise de la médecine légale et ainsi de suite. Quand on y regarde de près pourtant, le Paris qu'on nous présente est un pur décor; nous n'apprenons quasiment rien sur la véritable vie de la capitale, si ce n'est quelques portraits saisissants du demi-monde et de la pègre.

Pour voir ce que Maigret - et Simenon - pensent de la société française, il faut sortir de Paris et aller vers la France profonde. Et c'est ainsi que nous arrivons, enfin, en Normandie.



Georges Simenon en 1981 © Getty - Louis Monier

Il y a un certain nombre des Maigret dont l'action se situe en dehors de la capitale. On pense notamment aux canaux du nord de la France, où Simenon manifeste son intérêt pour l'univers des marins ou les Flamands. Quelques romans se situent à l'étranger, d'autres dans divers coins de la métropole. Mais il y a deux régions de la France qui semblent avoir eu une attraction particulière pour notre romancier. L'une est la Normandie; l'autre, beaucoup moins remarquée, est la Vendée². Or, si l'on compare bien l'image de la société présentée dans cette série d'ouvrages, on apprend bien des choses sur la vision sociale de Simenon et, au-delà, sur l'usage du roman noir à des fins politiques.

On peut s'interroger quant au choix de ces deux régions. Des explications simples sont d'ailleurs disponibles. On connaît la passion de Simenon pour la voile; un de ses bateaux fut construit à Ouistreham et il se plaisait à naviguer le long des côtes normandes en été. On sait aussi qu'il fut immobilisé pendant plus d'une année à Fontenay-le-Comte en Vendée, suite à un faux diagnostic médical; il est vrai qu'il voue une haine tenace à cette ville. Le lecteur voit aussi que ces deux décors permettent à Simenon de déployer toute sa maîtrise pour évoquer une ambiance; les évocations d'une Vendée pluvieuse et menaçante ou d'une côte normande battue par la tempête sont d'une haute qualité littéraire. Dont acte. Mais est-ce qu'il y aurait d'autres raisons plus profondes à ce choix? Est-ce une coïncidence qu'il s'agit de deux régions politiquement marquées à droite? Droite modérée certes dans le cas de la Normandie, comme l'a bien démontré André Siegfried, membre illustre de la SEN; droite autrement plus réactionnaire pour ce qui est du pays de la chouannerie. Pour tester cette hypothèse, voyons ce que nous dit Simenon sur la Normandie.

Les romans qui parlent de la Normandie furent écrits sous les III^e et IV^e Républiques; ils évoquent donc une France soit aux abords de la modernité, soit aux rapports sociaux figés³. Si Simenon a choisi de situer ses romans dans deux ports normands, à savoir Ouistreham et Fécamp, c'est pour nous montrer une société bien polarisée. Sous l'air de ville de vacanciers dont se pare Ouistreham, et dont l'irréalité se rappelle constamment au berrichon Maigret qui a grandi loin de la mer, il existe un véritable conflit de classe. D'une part les marins pêcheurs, avec leur travail abrutissant, leur crasse, leur alcoolisme, leur violence et surtout leur omerta ("cette franc-maçonnerie des gens de mer"); d'autre part une bourgeoisie locale, concernée surtout par les apparences,

2 : Dans son article "La Normandie et le roman noir", F. Buleux donne une liste des Maigret se passant en Normandie (*Les Lettres normandes*, n° 128, 4^e trimestre 2020). Son analyse, tout en ayant le mérite de cerner le sujet de Simenon et la Normandie, est nécessairement succincte et manque donc d'une perspective comparatiste.

3 : Voir *Au rendez-vous des Terra Nuevas* (1931), *Porte des Brumes* (1932), *Maigret et la Vieille Dame* (1950). Cette liste n'est pas exclusive, mais elle représente l'essentiel du point de vue politique et social de Simenon.

mais avare et impitoyable dans sa chasse à l'argent et à la jouissances⁴, jusqu'au point de tuer froidement, comme cette gentille vieille dame dont tout le monde chantait les louanges (quand on ne la dénigrait pas derrière son dos !). Les femmes du monde marin sont sensuelles, franches ; les bourgeoises, froides et étriquées, quand elles ne sont pas carrément fourbes. Car cela aussi est un trait de cette bourgeoisie ; une hypocrisie devenue nature. Le modèle de la famille bourgeoise est mis à nu ; sous une apparente unité et honnêteté se cachent dissidence et décadence. On trouve aussi de part et d'autre de la barrière de classe un fort ressentiment social ; celui qui a réussi à se hausser d'un cran sur l'échelle sociale sera l'objet de jalousie en attendant sa chute inévitable. Cette bourgeoisie est donc pleine de contradictions et de dissensions ; mais, tout autant que son adversaire populaire, elle sait aussi serrer les rangs quand il faut, notamment par le truchement de ce qu'on appelle aujourd'hui la création de réseaux. Dans cet entre-soi, les notables communient – maire, député, préfet, procureur, juges, médecins, piliers de la République. Maigret, quant à lui, se sent étranger à ce monde. Incarnation parfaite de l'ascension sociale (grand-père paysan, père régisseur) ce provincial qui a réussi grâce à ses propres efforts, symbolise une méritocratie qui se détache des médiocres et fils à papa qui remplissent les rangs bourgeois. Ce n'est donc pas un accident qu'à la fin du roman, il finit par reconnaître une certaine authenticité à cette caste des marins, voire par sympathiser ouvertement avec elle. Les marins pour leur part, pourtant méfiants au début, reconnaissent en lui un frère ; tous les exclus du cercle magique des dirigeants se rassemblent, pour ainsi dire. Maigret aura subi donc comme un processus d'apprentissage ; il apprend à la fois à mieux se connaître lui-même, tout en comprenant une certaine réalité sociale.

Soyons clairs. Les Maigret restent des romans policiers ; il y a toujours un meurtre, un coupable que le commissaire finit par démasquer. Tout cela rentre bien dans les paramètres classiques du genre. Mais réduire la lecture de telles œuvres à un simple exercice de déduction revient à priver le lecteur d'une grande partie de la richesse de celles-ci. Car elles ont tant à nous dire sur le monde où nous vivons. Un polar n'est pas un traité de sociologie ; mais tout auteur est un peu sociologue malgré lui.

DH



4 : Ironie savoureuse – et peut-être geste envers son lectorat britannique ? - Simenon fait ressembler un fils à papa particulièrement décadent au feu duc de Windsor !

BRÈVE D'AUTEUR

26 août, l'Eglise marque la mémoire de Saint Herluin, (dit Hellouin), ce saint normand fondateur de l'Abbaye du Bec, dit Bec-Hellouin.

Il était converti en 1033, date fatidique s'il en est, après une vision de la Vierge dont il devint le plus fervent défenseur. Vierge en grâce et affirmant sa vocation de pouvoir concevoir l'avenir autrement.

C'est à lui que l'on doit cette ferveur à l'Immaculée Conception (alors condamnée par Rome), laquelle était célébrée au 8 décembre sous le nom de Fête aux Normands.

Marquée dans toute l'Europe, elle rassemblait sous la même bannière des "chats" vikings, (un peu Lynx et dit plus tard "léopards"), tous ces northmen qui n'adoptèrent jamais l'Eglise que des lèvres, fondant un christianisme bâtard, où au final, la Vierge, à l'image de leur Walkyrie Brunnehilde, l'emportait sur la figure d'un Père endormi et d'un Fils, semblant comme cloué en un temps passé qui n'échappait qu'à la cruelle réalité du présent. Et de cet à venir que la Vierge, elle, prenait en main.

On l'appelait "Celle qui seule a qualité de changer le cours de l'Histoire". Comme Brunnehilde : celle-là qu'aurait vu Rollon dans le ciel de Chartres.

Les Northmen ne nommèrent jamais la Vierge "Marie", ils ne lui donnèrent d'ailleurs jamais de nom propre. Ils l'honoraient, ce par quoi ils l'appelèrent communément Honorine.

Aujourd'hui encore sainte patronne du Bec Hellouin.

Daniel Leveillard

L'ÉCRIVAIN ANGLAIS JOHN RUSKIN (1819-1900) ET LA NORMANDIE

présentation, choix de textes et d'illustrations par Vladimir Claude Fišera

En août 2022 est paru un ouvrage de Cynthia Gamble et de Mathieu Pinette, auteurs et traducteurs, *Ruskin, Proust et la Normandie, aux sources de la Recherche*, Paris, Classiques Garnier, 436 p. Nous avons décidé d'en choisir des extraits concernant le seul John Ruskin, bien moins connu en France que Proust et bien moins connu ici, malgré son érudition et son attachement à la Normandie. Cet ouvrage nous apprend aussi que l'anglophile et anglomane Proust fut un des découvreurs de l'ouvrage de Ruskin en France, traducteur de sa *Bible d'Amiens* consacré à sa cathédrale et de *Sésame et les lys*, éloge de la lecture déjà en crise et du rôle des femmes si peu reconnu. Proust a également écrit cinq articles très profonds et admiratifs sur Ruskin en 1900 à l'occasion de son décès. Il fit aussi des voyages sur ses pas tant à Amiens qu'à Rouen. En effet, la Normandie est avec la Picardie et les Alpes une des régions préférées de Ruskin – avec l'Écosse de ses origines et toute l'Italie – et une de ses références centrales, surtout en matière d'art gothique.

Ruskin est bien connu en Grande Bretagne comme poète et écrivain, peintre, historien d'art et critique littéraire, également comme enseignant à Oxford et théoricien d'un socialisme d'inspiration chrétienne centré sur l'éducation, et aussi comme pourfendeur féroce de la société industrielle et urbaine. Il s'insurge aussi et surtout contre l'état d'abandon de nombreuses œuvres architecturales médiévales et tout autant contre leurs restaurations irrespectueuses : à propos de la destruction de l'ancienne cathédrale Saint André d'Avranches et d'œuvres semblables, il écrit : « *nous n'avons pas le droit de les toucher. Ils ne nous appartiennent pas. Ils appartiennent en partie à ceux qui les ont construits, en partie à toutes les générations d'hommes qui nous suivront...* » (*La lampe de mémoire* in *ibid.*, p.92). Il se réfère à un Moyen Âge tout de beauté, de respect de la nature et de fraternité villageoise.

C'est lui qui a fait connaître le peintre Turner et lancé les plasticiens pré-raphaélites. Il a contribué à l'enseignement complémentaire pour les classes populaires : jusqu'à ce jour existe à Oxford un Ruskin College où se perpétue sa mémoire et où se forment en particulier les syndicalistes britanniques et où j'ai eu l'honneur de faire une conférence.



Saint-Lô, détails d'architecture (pinacle du contrefort nord-ouest et portail nord) de la façade occidentale de l'église Notre-Dame - John Ruskin.

15

Extraits :



Rouen, "La vallée de la Seine et ses îles depuis Canteleu" - John Ruskin

« Les arbres en France sont vraiment sans pareil pour la grâce de leurs troncs et la forme parfaite de leur feuillage transparent; et leur façon de se regrouper et de se réunir est si parfaite et toujours belle que je pense que la France remporte la palme de tous les pays pour l'éducation d'un artiste à la perception de la grâce... » (1848, in *La poésie de l'architecture*, *ibid.*, p.43)

« Vous n'avez rien vu en France d'aussi charmant que cette Normandie, rien que des vallées coquettes comme de riches morceaux d'Italie, parées d'ormes, de peupliers, de saules, et de châtaigniers communs, blottis entre de larges collines arrondies couvertes de bruyères violettes où se cachent les coqs de bruyère, aussi dénudées que Schehallion. (montagne d'Écosse, note des éditeurs).

(...) Mais je n'ai jamais vu d'aussi joli contraste entre le violet et le vert; même en Suisse où nous avons le rose, le vert est plus sombre et pas aussi doux; les morceaux les plus délicieux de tout cela étaient la douce vallée plate de l'abbaye de Bec (Bec-Hellouin, VF), d'où sont venus nos archevêques Anselm et Lanfranc, et l'arrivée en cet endroit, excessivement riche, avec ses maisons à colombages blotties si pittoresquement sur le flanc de la colline, comme si elles avaient été construites pour des pigeons ». (*lettre à son père*, 1848, in *ibid.*, p 70).

Sur le paysage du Coutançais : « C'est un bel endroit, comme tout le reste de la Normandie que nous avons vu, des collines et des vallons apparaissant ci et là, et de doux champs avec des avenues d'arbres entre eux, et des chemins tellement chargés de mûres que la haie de chaque côté ressemble à un morceau de mosaïque florentine d'un noir et rouge brillant. » (*Journal intime*, 1848)

Or, écrivent les auteurs en conclusion de leur première partie consacrée à Ruskin et la Normandie, « il n'existe aucune statue de Ruskin à Rouen, à Abbeville, à Amiens ou ailleurs; aucune rue ne porte son nom dans la belle France ».

VF

L'histoire qui suit, je l'ai racontée à plusieurs personnes, aussitôt après l'avoir vécue. Ce qui ne veut pas dire, évidemment, que l'on m'ait crue, même si je passe pour quelqu'un de franc et honnête par ailleurs. Il est vrai que j'aime faire le récit de menues aventures de ma vie quotidienne pour faire rire, ou pour que mes interlocuteurs en tirent une morale. Je n'atteins pas toujours mon objectif. Dans ce cas précis, beaucoup, après m'avoir écoutée, pensèrent qu'il y avait une explication rationnelle, et ont posé les questions que je m'étais naturellement posées, puis ont abandonné l'idée de me convaincre. La seule oreille attentive que j'aie trouvée à cette époque, c'est celle d'un poète alsacien talentueux, remarquable par sa gentillesse malgré son esprit frondeur, deux qualités qui ne l'ont pas enrichi, puisqu'hélas on disait, la dernière fois où j'ai demandé de ses nouvelles, qu'il fouillait les poubelles à la recherche de nourriture. Quelqu'un de peu fiable, allez-vous objecter, qui ne donne aucune garantie d'authenticité à mes propos, mais qui a situé d'emblée mon témoignage dans une tradition locale répertoriée, mystérieuse et estimable.

Comme j'enseignais, j'ai, guidée par le tempérament exposé plus haut, glissé ce récit qu'il faut bien caractériser de fantastique dans une pause pédagogique. Voyant les sourires et les regards en coin des adolescents qui composaient ma classe, j'ai vite cessé de le mentionner. Je pense que, s'ils avaient des doutes, ils ont quand même colporté mes dires, et que maintenant, quarante ans plus tard il se trouve de leurs proches qui répètent comme fait attesté cet événement de ma vie. Peut-être viendra-t-il enrichir une anthologie des mystères qui se sont produits dans la vieille ville de Strasbourg ?

La maison que j'habitais au 17 rue des Hallebardes, juste sous la cathédrale se prête par son âge et son architecture au moins à 1008 histoires de famille, selon le calcul suivant, librement inspiré par le Professeur Chaunu, et le poète mentionné plus haut : construite d'après les données de la dendrochronologie au quatorzième siècle, elle a vu se succéder trois générations pendant sept siècles, et ceci sur au moins trois étages, ce qui donne $7 \times 3 \times 3$ soit 63 histoires. Et il faut ajouter, puisque c'est par ses dimensions une maison patricienne, toute la domesticité dans les mêmes proportions. En estimant à 4 en moyenne par famille le nombre de personnes et à 4 le nombre d'employés ce sont $63 \times 4 \times 4$ soit 1008 destins qui ont reçu ici un contour historique. Et n'oublions pas que j'ai vu aussi en l'espace de six ans au moins trois changements d'occupants ; 1008 occurrences me semblent une approximation bien en dessous du nombre véritable, d'autant plus que la durée de séjour de ces personnages dans les lieux peut être extrêmement brève et ne pas donner lieu à des tranches de vie extraordinaires. Ces estimations sont inutiles pour un esprit scientifique, mais c'est une bénédiction pour qui a développé la fibre littéraire : à supposer que les murs et les marches d'escaliers gardent le souvenir de milliers de conversations et de centaines de milliers de pas, comment ces enchevêtrements conjugués au passé et au passé antérieur peuvent-ils se distinguer les uns des autres ? Un apothicaire de l'an 1498 ne risque-t-il pas de se retrouver en conversation avec une bijoutière de dix-septième siècle, un gamin chapardeur du dix neuvième se faire tirer l'oreille par le mari de celle-ci alors qu'il n'a commis aucun larcin puisqu'il n'était pas encore né ? Et je ne parle pas des affrontements entre Allemands et Français ! Chacun fera de mon récit la déduction qui s'impose à lui.

Sachez que la parcelle se situe à un emplacement stratégique, là où ont campé les armées de César, au croisement central du decumanus et du cardo maximus d'Argentoratum. Mais je ne peux parler de l'utilisation du bâtiment qu'à partir de la ville médiévale.

Ce carrefour est en forme de placette triangulaire et, depuis l'étage on a vue sur les façades des maisons voisines jusqu'à l'autre bord de la place de la cathédrale. Les pas et les conversations se répercutent sans fin. Dans la cohue des livraisons matinales j'arrivais parfois à entendre les vocalises d'un chanteur d'opéra qui habitait l'immeuble d'en face, l'été, quand ses fenêtres étaient ouvertes. Ce quartier était aussi celui des artistes, et c'était amusant d'observer leurs allées et venues.

Lui ne chantait pas l'après-midi. Étant moins célèbre qu'un acteur du même étage, il ne prenait aucune précaution pour ne pas être reconnu quand il partait dans la rue. Certains soirs venaient à mes oreilles par bribes du côté de la cour des phrases musicales provenant d'instruments anciens. Impossible d'attribuer à un mélomane qui eût toujours posé le même disque sur son électrophone : il y avait des interruptions, des remarques en allemand, et la musique reprenait. Dans les parages je n'aurais pu manquer quiconque avec un instrument se dirigeant vers la rue des Orfèvres pour des répétitions nocturnes. À la connaissance des voisins, il n'y avait là aucune école de musique, aucun professeur particulier qui eût accueilli alentour de musiciens, amateurs ou pas. Personne hors moi n'avait jamais noté ce phénomène. Intriguée, j'avais épluché les noms sur les boîtes à lettres à la recherche d'une adresse de répétiteur de musique sans trouver d'explication. Comme on n'entendait que des extraits par intermittence, j'en avais conclu à l'écho entre les murs et à une direction particulière du vent depuis le conservatoire, pourtant lointain et masqué par la grande bâtisse du Temple Neuf

En 1980 il y avait au rez de chaussée une droguerie et dans les étages deux appartements où l'on accédait par un couloir sombre, au sol de ciment, et un escalier de bois ; il desservait en même temps des

bureaux, et des chambres dans une maison du dix-huitième siècle, perpendiculaire à la première. D'antiques galeries dont l'accès était interdit pour cause de vétusté, bordaient sur deux côtés la cour pavée, où étaient entreposés les poubelles, les landaus et les bicyclettes.

Les allées et venues dans le couloir et cette cour commençaient à sept heures du matin, les bicyclettes des employés remplaçant celles des habitants, et cessaient vers 19h pour la manoeuvre inverse. Ni là, ni dans la cour on ne sentait cette odeur caractéristique des locaux non ventilés. Le ménage était bien fait. L'endroit respirait la propreté et l'activité.

En entrant on laissait à gauche une porte vers le commerce proprement dit, et une en face, sur les réserves. Des femmes en blouses bleues traversaient le couloir en quête des produits ménagers entreposés dans une cave sur plusieurs étages de bois noirci qui s'enfonçaient dans les entrailles de la ville. Au premier niveau nous avions notre vin, que nous pouvions seulement aller chercher pendant les heures d'ouverture du magasin.

Au dernier sous-sol seuls les initiés savaient qu'un petit coffre scellé dans le mur était pieusement ouvert tous les ans lors de l'inventaire, alors que pas un gramme de ce qu'il contenait n'avait été vendu. Il s'agissait d'or, que les nombreux pâtisseries de la rue étaient censés acheter pour les décorations de leurs chocolats. Je ne sais à quelles traditions se réfère cet usage alimentaire.

Mais de quel produit se servaient les pâtisseries pour faire briller leurs productions, puisqu'ils négligeaient de s'approvisionner là ?

L'appartement bourgeois que j'occupais au second était parqué dans l'entrée et dans le grand salon avec cheminée; ailleurs, sous le revêtement, on devinait des planches enfoncées qui gémissaient sous nos pas. Au premier, un marchand iranien empilait des tapis que l'on distinguait, quand, d'aventure la porte restait ouverte. Un gardien dormait là, un homme sombre, sans nom, qui ne saluait jamais.

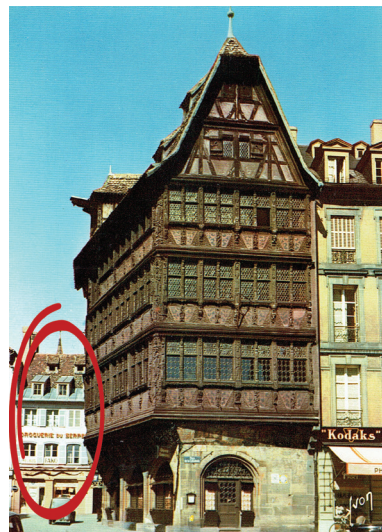
Aux particularités de cette maison, et sans doute de bien d'autres de la même époque, j'ajouterai les tommettes du grenier. Un sol de carreaux d'argile surprend à ce niveau. Cela donnait sans doute de la stabilité à cet ensemble, vu la longueur de la façade percée de dix fenêtres. Il était difficile de circuler sous le toit étroit et pointu percé de lucarnes minuscules sans vitres ni volets, qui gardait son allure médiévale. S'il restait des murs en colombage de cette époque, ils n'apparaissaient nulle part, ils avaient été recouverts et redressés par des transformations qui donnaient à l'ensemble un air d'Ancien Régime cossu.

Comme partout où les habitations sont très serrées dans les rues étroites, il arrivait que les jeunes gens du voisinage se promènent sur les auvents au bord des gouttières comme des chats, non sur les inclinaisons abruptes, mais sur les raccords entre les bâtiments d'époques différentes. De la fenêtre de la cuisine il m'est arrivé de surprendre des jeunes gens en balade qui gesticulaient en riant. Toutefois je vis un jour quelque chose de stupéfiant. Je fus bousculée alors que je déverrouillai la porte d'entrée dans la rue par un grand gars mal nourri qui jeta à terre pour s'en débarrasser un sac encombrant d'où s'échappèrent une barre à mine et une pince monseigneur.

"N'y touchez pas, n'y touchez pas" prévinrent les deux policiers à ses trousses. Retenant d'une main leurs képis, ils s'engouffrèrent dans le couloir derrière lui et le virent s'échapper vers la coursive sans que celui-ci n'ait perdu de temps à chercher l'escalier. Il connaissait les lieux mieux que personne et, en cambrioleur avisé, fila sans tarder vers les hauteurs. On vit sa maigre silhouette chercher son équilibre et disparaître.

C'est là que l'on voit que la cité ancienne comporte plusieurs niveaux de circulation; l'espace de la rue se double d'itinéraires bis, réservés aux initiés. L'histoire du tunnel de la cave, qui se révéla vraie vient à appui de cette théorie. Partout où il y a un château, remparts et douves, les gens imaginent des passages secrets prévus pour que s'enfuient les puissants lorsqu'il advient un siège. Ici on supposait qu'un tunnel dissimulé dans la noirceur et les constructions des réserves reliait la cave à la cathédrale, bien que personne ne l'ait jamais vu. Des années après mon départ, des ethnologues venus récupérer des fioles et des instruments anciens lors de la vente de la droguerie ont découvert en effet une porte murée indiquant la possible existence d'un tel passage, mais l'affaire ne fut pas ébruitée et je ne sais si aujourd'hui la municipalité a autorisé des fouilles pour le confirmer.

Un jour de juin, sous le parrainage de la grande cathédrale en grès rose, rassurante et protectrice, je profitais de la douceur de fin d'après-midi après mon travail. Je ne sais si mon enseignement m'avait coûté des nerfs et des dépenses excessives de voix, mais je me souviens d'une humeur conciliante et serene, qui m'avait conduite à acheter des asperges chez le marchand des quatre saisons Place du Marché Neuf, alors que je ne l'aimais pas, le jugeant snob et trop cher. La mode en cette époque de l'année est de consommer ces légumes, produits en quantité par le Nord de l'Alsace. La proximité des vacances était pour beaucoup dans cette dépense qui avait fait fi de mes préventions envers ce personnage. Les courses étaient déballées, les fenêtres ouvertes sur le calme brouhaha de la rue. Mes enfants, en promenade avec leur père, pourraient me solliciter en revenant : le repas serait prêt. Pourtant quelque chose survint qui interrompit mes projets : j'entendis se rapprocher des pas sur le parquet de la salle à manger. Je lançai



un "ah vous êtes là ?", assez joyeux et je me levai. Il n'y avait personne dans la salle de séjour. Comme je l'ai dit, seule cette grande pièce pouvait renvoyer un bruit de ce type, les autres étant recouvertes de moquette ou de linoléum. J'entends encore clairement le crissement du cuir, l'assurance de cette démarche, celle d'un homme, pas d'une femme, et d'un homme souple et décidé. La deuxième constatation qui me vint simultanément avec la première concernait les chaussures : elles n'étaient pas appropriées, en cette saison, et encore moins dans un appartement. Nul ne se chausse ainsi chez soi. On penserait plutôt au déplacement dans un bureau d'un homme autoritaire voulant impressionner sa secrétaire, d'un agent immobilier en route vers un rendez-vous de vente, d'un directeur d'école pressé d'aller en découde avec des lycéens turbulents. Bref, une allure impensable dans mes murs. Avant de me rasseoir devant les légumes du dîner, je regardai l'immeuble d'en face, dont le mien était distant d'une vingtaine de mètres, afin de vérifier si, par une fenêtre ouverte il n'avait pas pu se produire un phénomène de résonance. Les fenêtres en étaient fermées, les volets entrebâillés et, de plus il n'était pas plausible qu'un son venant de là franchisse la rue avec cette netteté. Et celui qui parvenu à mes oreilles n'était ni lointain, ni assourdi. Il était proche, très proche.

Deux des jeunes locataires de l'immeuble de la cour vinrent à passer : je leur demandai si elles avaient croisé quelqu'un dans l'escalier, ou dans le couloir qui menait à leurs chambres. Non, elles étaient là depuis plusieurs heures, portes et fenêtres ouvertes à cause de la chaleur. Aucun visiteur ne leur aurait échappé. Si elles voulaient bien m'accompagner au grenier ? Celui-ci était fermé à clef, nous l'ouvrîmes et, nous fauillant l'une derrière l'autre vers le fond, nous ne pûmes que constater l'absence de tout individu indésirable. Dans cet espace réduit nous aurions été bien embarrassées de croiser quiconque ! La gorge serrée, je les priai de visiter avec moi mon appartement, après tout, quelqu'un pouvait s'y cacher. Il me semble aujourd'hui que j'aurais dû commencer par là. Avais-je secrètement espéré que l'importun déguerpisse en entendant nos conversations ? Les jeunes femmes s'exécutèrent, ne virent rien, en conclurent que les pas venaient de la rue, et partirent se promener. Rendue à ma solitude, peut-être même rassurée, je repris mon occupation, après avoir vérifié cependant que le seul couteau visible était celui que j'utilisais, à portée de main. A peine assise, en plein soupir de soulagement, j'entendis à nouveau les pas résonner. Je vous assure que c'étaient les mêmes et qu'ils venaient de la même direction. C'en était trop ! Et cette fois-ci j'avais un témoin : le chat. Celui-ci, perché tranquillement jusque-là sur l'appui de fenêtre se dressa dans l'instant brusquement sur ses pattes et son poil se hérissa.

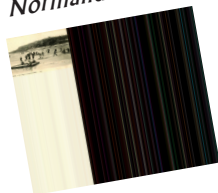
Je saisis les clefs, je ne revins pas vers la salle de séjour, je quittai l'appartement sans songer à emmener le chat et filai vers la troisième chambre de bonnes où je demandai l'hospitalité. Ma voisine s'amusa de ma frayeur, voulut faire encore une fois le tour de l'appartement, invoqua l'écho, les fenêtres ouvertes, une présence de clients à l'étage en-dessous... Je n'émis aucune objection, car ma position était faible, y compris vis-à-vis de moi-même. Je ne voulais pas que l'on puisse penser que j'eusse des hallucinations, que l'on me reproche d'avoir trop... d'imagination ! Pourtant je ne cessai de me tourmenter : qui avait marché ? Dans quelle partie de la maison ? Aucune réponse à ces questions ne se présentait. Je connaissais bien les allées et venues des voisins, des commerçants. Le chanteur n'était jamais là l'après-midi, l'acteur dormait, les droguistes n'avaient pas de réserve au grenier. Quant aux adolescents acrobates, ils devaient avoir filé à la piscine. Il ne me restait que l'hypothèse rationnelle d'un voisin empruntant un corridor dérobé.

Le temps a passé. J'entends toujours nettement ces pas. La maison que j'ai évoquée a subi d'importantes transformations. L'entrée a été déplacée. Une porte cochère mène désormais vers des appartements aménagés dans les cours. Un magasin de vêtements s'est installé au rez-de-chaussée, empiétant sur l'ancien couloir. Pendant ce réaménagement on a dégradé les murs et découvert une fresque du quinzième siècle représentant des anges musiciens.

On n'y a pas trouvé de paire de chaussures.

B.L-F

Les Lettres
Normandes



Société des Écrivains Normands

Demande d'adhésion à la Société des Écrivains Normands pour l'année 2023

- ☐ Adhésion pour une personne : 40 euros
- ☐ Adhésion pour un couple : 55 euros
- ☐ Abonnement aux Lettres Normandes (revue trimestrielle) sans adhésion : 20 euros

Conditions pour toute nouvelle adhésion :

- ☐ Sociétaire : avoir publié au moins 2 ouvrages
- ☐ Ami(e) des lettres en Normandie : sans condition de publication

Document à retourner à la Présidente accompagné du règlement par chèque à l'ordre de la S.E.N. ainsi qu'une enveloppe libellée à vos coordonnées et affranchie pour la réponse à : **SEN 1, rue des loutres 50480 Turqueville**

Nom : _____ Téléphone : _____
 Prénom : _____ Email : _____@_____
 Adresse : _____
 Code postal : _____ Ville : _____

...Nous avons lu, vu et retenu

Littérature



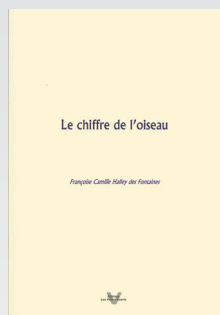
Les mille et une vies de Lucie - Karine LEBERT

Éditions avant première France Loisirs - 312 pages - 17,90 €

Karine commence son histoire avec la rencontre de Lucie, fille d'un avocat aisé, accompagnée de ses cinq grandes soeurs, et d'Hermine, enfant d'une famille pauvre de pêcheurs. Elles ont toutes les pieds dans l'eau sur la plage d'Honfleur. Hermine est aussitôt subjuguée par Lucie. Quelques années plus tard elle est embauchée chez la famille Delarue, surtout dévouée à veiller sur Lucie et sa soeur Georgina. Alternativement Lucie et Hermine racontent leur jeunesse, puis leur vie d'adulte. Toutes les deux sont plus attirées par les femmes que par les hommes mais Lucie finit par se marier. Refusant la main de Philippe Pétain, elle épouse en 1900 le docteur ès lettres Joseph-Charles Mardrus, grand traducteur des Mille et Une Nuits, publiant à la Revue Blanche. Il croit en elle, en son talent, elle publie ses premiers recueils grâce à lui, Occident et Ferveur, en 1901 et 1902. Peu de succès au début, mais elle s'impose vite dans les milieux littéraires parisiens et ne tarde pas à recevoir des maîtresses à la grande douleur d'Hermine. Lucie et son époux voyagent beaucoup jusqu'à leur divorce en 1915. Lucie envoie des reportages à divers journaux. Pendant la guerre elle sera infirmière à l'hôpital de Honfleur alors que Mardrus sera mobilisé. Les époux resteront proches. Elle vivra « seule » ensuite mais entourée d'Hermine, sa domestique qu'elle aime comme une soeur, et de ses maîtresses, habitant alternativement Paris et Honfleur jusqu'en 1936. Elle écrit des poèmes, des essais, des romans, des Mémoires ; elle peint, elle sculpte, elle joue du piano et du violon, elle reçoit, fait des conférences... Le succès se tarit et surtout sa santé vacille avec des rhumatismes qui l'empêchent parfois d'écrire. Elle n'a plus d'argent, vend son pavillon d'Honfleur, son appartement parisien et se retire à Château-Gontier en 1942 où elle meurt trois ans plus tard. C'est une biographie romancée car Hermine est née de l'imagination de l'auteur qui gère à merveille l'histoire véritable et celle qui est supposée.

Extrait du livre sur le thème des animaux, page 116 (voir ce numéro des LN page 22) : (...) « Lucie se procure une chèvre, comme celle de Charlotte autrefois, et deux coqs, comme celui qu'elle avait jadis, appelés Ali et Baba, clin d'oeil à Mardrus – qui essaie de les entraîner à donner la patte. Tout irait pour le mieux si ce dernier ne décidait pas de se constituer un élevage de volailles de race. Je n'ai jamais vu semblables volatiles. Ils auraient leur place dans un zoo. Passe encore pour les perdrix et les faisans argentés, mais voilà qu'il ramène des oies... ».

JC



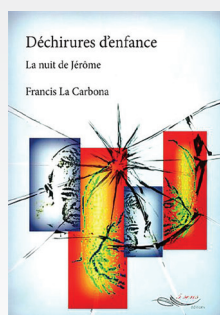
Le chiffre de l'oiseau - Françoise Camille HALLEY des FONTAINES

Éditions Les Petits Écartés - 115 pages - 25 €

Les chiffres peuvent s'exprimer en langue des oiseaux : le chiffre 9 évoque dans cette langue l'accomplissement et le recommencement d'un cycle par la volonté.

On ressent en parcourant ce recueil qu'il a fallu énormément de volonté à l'auteure de ces poèmes pour surmonter un deuil cruel : celui de son mari. Elle a su transcender son immense chagrin en nous livrant cette œuvre, ô combien personnelle, découpée en sept livres qui sont autant de thèmes qui lui tiennent à cœur : *l'homme qui buvait la mer, l'esprit des chevaux, là où brille le soleil, l'oiseau que porte le silence, les mains vides, l'inépuisée* et enfin *le chiffre de l'oiseau*. De superbes illustrations (tableaux et dessins) accompagnent ses textes et ses inspirations poétiques d'une grande profondeur et sensibilité..

NJ-O



Déchirures d'enfance La nuit de Jérôme - Francis La Carbona

5 Sens Éditions - 306 pages - 20 €

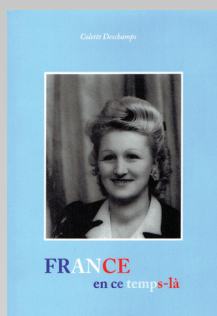
Félicien, à la fin de l'année 1944, franchit les portes d'un monastère et demande l'asile. Il cherche un refuge pour tenter de survivre à son destin qui jusque là a été bien cruel avec des abandons et abominations.

L'abbé Barthélémy l'accueille sans lui poser de questions. Félicien va se livrer en racontant son histoire. La foi et la vocation se profilent doucement, lui permettant de surmonter son passé. Mais au soir de sa vie, Félicien devenu Frère Jérôme repense à son existence et bien des visages surgissent du fond de sa mémoire...

Les malheurs du jeune Félicien et la vie de recueillement de Frère Jérôme permettent à l'auteur de nous faire partager des moments poignants et rencontrer des personnages attachants.

NJ-O

Nous avons lu, vu et retenu...

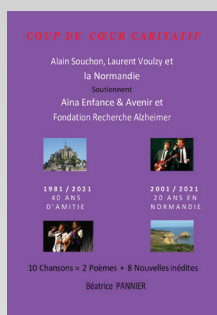


France en ce temps-là - Colette Deschamps Autoédition - 84 pages - 10 €

C'est un nouveau volet de l'histoire de sa famille que nous propose Colette Deschamps : un hommage à sa maman, France, dont le prénom et la vie sont emblématiques de notre histoire en Normandie entre 1914 et la fin de l'insouciance et heureuse jeunesse de l'auteure, prix du spectacle insoutenable des victimes des bombardements en 1944.

Voici un plaidoyer pour la paix, qui passe à la fois par l'indignation discrète devant l'indifférence des dirigeants qui envoient au front un homme de 36 ans père de trois enfants, et par l'émerveillement devant l'humanité naturelle de sa maman et la solidarité d'autres concitoyens.

B.L-F



Coup de cœur caritatif - Béatrice PANNIER Autoédition - 60 pages - 5 €

Ce petit livre est un recueil composé de huit nouvelles et deux poèmes.

Son originalité réside dans cette écriture, par l'auteure, de textes inédits (2 poèmes et 8 nouvelles) inspirés de dix chansons de Laurent Voulzy et d'Alain Souchon que Béatrice Pannier, qui réside à Louvigny dans le Calvados, connaît depuis plus de 40 ans.

Il y a au minimum deux bonnes raisons de se procurer cet ouvrage :

– la Normandie est à l'honneur et sert de support à l'imagination de l'auteure

– la vente permet de récolter des fonds pour deux associations : la fondation de la recherche contre la maladie d'Alzheimer ainsi que pour Aïna Enfance et Avenir.

NJ-O

20

Théâtre

Au cœur de l'été, l'Association Sophia nous a proposé pour la deuxième année le **Festival Accolades Eaux Plurielles** rassemblant des expositions de peintures, de sculptures et proposant de beaux concerts aussi divers que variés ainsi qu'une programmation théâtrale de qualité.

Festival Accolades - Le Haras du Vieux château - Les Veys - 50500 Carentan-les-Maraais.

Deux frères pour une vie - *inspirée de la correspondance de Vincent et Théo Van Gogh.*



Le 02 août 2023, au festival Accolades Eaux Plurielles qui se tenait au Haras du Vieux Château à Les Veys, avait lieu la représentation de la pièce de théâtre : **Deux frères pour une vie.** (écriture, adaptation et mise en scène par les comédiens).

La pièce commence avec la lecture de la première lettre adressée par Vincent à son frère alors qu'il ne sait pas encore qu'il va être peintre et qu'un destin hors du commun l'attend. Théo l'ignore aussi bien entendu ! Pendant 18 ans, devenu marchand d'art il va soutenir, sans jamais faillir malgré une santé chancelante, Vincent jusqu'au jour où l'inéluctable va se produire... Nous connaissons tous la fin de l'histoire mais nous sortons bouleversés par cette représentation tant les acteurs **Ghislain Geiger** (Théo) et **Julien Séchaud** (Vincent) interprètent avec sensibilité, passion et jusqu'à la folie ce lien indestructible. Ils semblent habités par leurs rôles, Ghislain tout en retenue et Julien gagné par l'exaltation qui finira par tout détruire.

Cet amour fraternel exprimé dans la correspondance est palpable à tout instant sur scène... Quel bonheur !

Vous pouvez retrouver la pièce à Paris au Théâtre Guichet Montparnasse jusqu'au 29 décembre tous les vendredis à 19H.

NJ-O

Hugo, La Fontaine, Rimbaud et tant d'autres... - *Création poétique.*

La littérature était à l'honneur en cette soirée de clôture du 03 août au festival Accolades.

La pluie qui tombait ce soir-là sur le haras du Vieux Château à Les Veys n'a pas empêché le public d'assister bien à l'abri à une création théâtrale où tour à tour, **Camille Briot**, **Yvan Varco** (metteur en scène) et **Denis Obitz** ont interprété de magnifiques textes d'auteurs de différentes époques : Hugo, La Fontaine, Rimbaud, Baudelaire, Jean-Baptiste Clément, Verlaine, Aragon, Prévert, mais aussi Edmond Rostand ou encore Gabriel-Charles de Lattaignant ont tour à tour enchanté un public qui a été autant ravi de retrouver des textes souvent étudiés en classe que de faire des découvertes littéraires savoureuses dans une interprétation de qualité au service de ces grands auteurs.

NJ-O



...Nous avons lu, vu et retenu

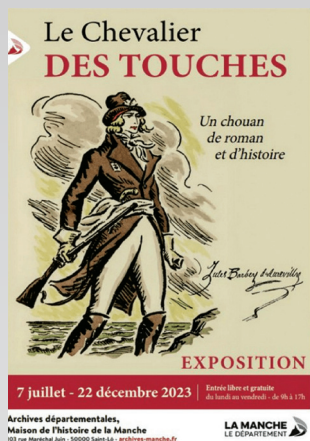
Exposition

UNE EXPOSITION AUTOUR DU ROMAN

LE CHEVALIER DES TOUCHES DE JULES BARBEY D'AUREVILLY

Jusqu'au 22 décembre 2023, une magnifique exposition dédiée au roman *Le Chevalier des Touches* de Jules Barbey d'Aurevilly est visible aux Archives départementales de Saint Lô (103 Rue Maréchal Juin, 50000 Saint-Lô), là où l'assemblée générale de la Société des Écrivains Normands s'est tenue l'an dernier. Jean-Baptiste AUZEL, le directeur a bien voulu répondre à nos questions :

Comment est venue l'idée de cette exposition qui a pour cadre initial un seul roman édité au XIX^e siècle ?



Tout d'abord il faut savoir que les Archives de la Manche conservent les fonds les plus importants sur l'écrivain Jules Barbey d'Aurevilly, du fait notamment du dépôt des archives du Musée Barbey de Saint-Sauveur-le-Vicomte, mais aussi des papiers de plusieurs érudits auréviens, comme ceux d'André Chastain. Par ailleurs, en 2006, une famille descendante de la famille du « vrai » Destouches, qui était originaire de Granville, donna aux Archives de la Manche un lot important de documents relatifs à l'histoire personnelle de ce courrier royaliste sous la Révolution, à son évasion et à la fin de sa vie (Fonds Marguerite Daguenet). En 2017, j'eus l'occasion d'acheter en vente publique un lot d'archives, cette fois-ci relatives aux recherches menées par les autorités républicaines après l'enlèvement du même Jacques Destouches de la prison de Coutances. L'ensemble de ces fonds rassemblés aux Archives de la Manche faisait une belle opportunité d'exposition, autour de l'arrière-fond historique du roman, malgré la gageure de la dédier entièrement à un seul ouvrage de Barbey. C'était aussi l'occasion de traiter d'un épisode méconnu de l'histoire manchoise : l'importante chouannerie qui se déroula dans le sud du département entre 1794 et 1800.

21

Aviez-vous lu ce roman avant l'exposition ? Dans l'affirmative, quelles sont ses qualités littéraires ?

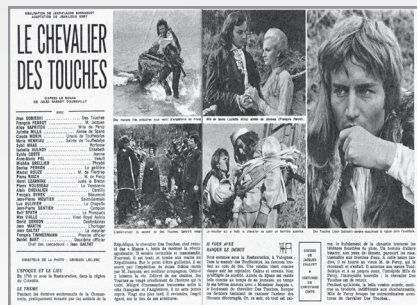
Oui, bien sûr ! Mais l'exposition est conçue aussi pour ceux qui n'ont jamais lu le roman : son synopsis illustré et des enregistrements d'extraits lus par Valérie Aubert (Compagnie *Le Théâtre en partance*) y sont proposés.

Pour ma part, je trouve la construction du roman intéressante : il y a une unité d'action et de temps du fait qu'à peu près toute l'histoire se déroule dans le salon d'un hôtel particulier de Valognes, sous la Restauration, et le temps d'une même soirée ; et pourtant il s'agit d'un roman d'aventure où de multiples exploits de douze chouans, ainsi que ceux de Des Touches, sont narrés avec vivacité. Il y a aussi une sorte de mise en abîme : le jeune Barbey, enfant, s'y met discrètement en scène, et la conclusion du roman raconte sa propre histoire : l'entrevue réelle qu'il eut avec le vrai Jacques Destouches dans son asile du Bon Sauveur de Caen. Enfin, le style flamboyant et inimitable de Barbey d'Aurevilly est à lui seul un trésor. Mais le faire sentir dans une exposition est une difficulté ; d'où les enregistrements qui sont-là pour le faire entendre. Il ne faut pas passer à côté de la table du salon où ces extraits sont proposés, ce serait vraiment dommage !



En quoi "Le Chevalier des Touches" est-il intemporel ?

C'est le style de Barbey qui est intemporel, déjà ! Sinon, le jeu d'opposition entre deux idéaux de vie, deux visions de la société, est peut-être aussi de toutes les époques ?



En quoi cette exposition peut-elle intéresser un jeune public ?

Le Chevalier Des Touches est généralement considéré comme le plus accessible des romans de Barbey et il est vrai qu'on le propose parfois à la lecture en fin de collège. Il est sans doute le moins choquant aussi des textes romanesques de l'auteur. L'inspiratrice de Jules Barbey d'Aurevilly, Mme de Bouglon, avait veillé alors à ce qu'il modère ses images et son récit. Par ailleurs, c'est une histoire d'aventures avec des rebondissements, un peu un roman de cape et d'épée, enfin, de scapulaire et de mousqueton... L'exposition a un côté didactique. Nous partons du principe que le visiteur ne connaît ni la chouannerie normande ni le texte du roman, ni bien sûr la vie du vrai Jacques Destouches ; Nous le menons pas à pas à la découverte de l'univers du roman, à la fois dans son versant historique avéré, et dans ses modifications romanesques. L'exposition est très visuelle, avec de nombreuses illustrations du roman, et des extraits du téléfilm de 1966, lequel fut tourné en différents lieux de la Manche.

NJ-O

Parole aux écrivains normands

Choix et présentation de Jocelyne Corbel

Pour quitter la flore en douceur et commencer la faune, citons Alain qui parle de l'ormeau et de la chenille verte dans un même passage.

ALAIN (Emile Chartier, dit) est né en 1868 à Mortagne-au-Perche, il est mort en 1951 au Vésinet. Journaliste, professeur de philosophie, philosophe de la sagesse avec ses *Propos sur le bonheur*, imprégnés d'humanisme cartésien, de convictions pacifistes et d'une critique inlassable du pouvoir. Il disait :
- Deux choses sont esthétiquement parfaites en ce monde, l'horloge et le chat.

Dans *Propos sur le bonheur* :

Les Ormeaux (1909)

- Les feuilles poussent. Bientôt, la galéruque, qui est une petite chenille verte, s'installera sur les feuilles de l'ormeau et les dévorera. L'arbre sera comme privé de ses poumons. Vous le verrez, pour résister à l'asphyxie, pousser de nouvelles feuilles et vivre une seconde fois le printemps. Mais ces efforts l'épuiseront. Une année ou l'autre, vous verrez qu'il n'arrivera point à déplier ses nouvelles feuilles, et il mourra.

Fiche de l'*Ulmus* ou Orme champêtre, ou Ormeau >



Ulmus carpinifolia

Toujours dans les *Propos* :

Lorsque Bucéphale, cheval illustre, fut présenté au jeune Alexandre, aucun écuyer ne pouvait se maintenir sur cet animal redoutable. Sur quoi un homme vulgaire aurait dit : Voilà un cheval méchant. Alexandre cependant cherchait l'épingle, et la trouva bientôt, remarquant que Bucéphale avait terriblement peur de sa propre ombre ; et comme la peur faisait sauter l'ombre aussi, cela n'avait point de fin.

Exceptionnellement, je ne continue pas mes citations dans l'ordre alphabétique, car, pour notre centenaire, nous avons rendu hommage à Lucie Delarue-Mardrus et je voudrais la citer sur le thème des animaux qu'elle aimait beaucoup.

Lucie DELARUE-MARDRUS est née à Honfleur en 1874 et morte le 26 avril 1945 à Château-Gontier, poétesse, romancière, sculptrice et dessinatrice, journaliste et historienne française. Elle fut pionnière au lancement de la SEN en 1923. Et c'est en sa demeure, au pavillon de la Reine que les écrivains de la SEN se sont réunis à Honfleur en 1924.

Dans le recueil *Poèmes mignons, pour les enfants* :

Le chat noir

J'ai dans ma cave un chat noir.
Ses yeux sont de couleur claire.
Mais s'il les ferme, bonsoir !
Pour le trouver, rien à faire !

C'est la petite souris grise,
Dans sa cachette elle est assise.
Quand elle n'est pas dans son trou,
C'est qu'elle galope partout.
C'est la petite souris blanche
Qui ronge le pain sur la planche.

Dans sa maison elle s'enfuit.
Aussitôt qu'elle entend du bruit,
C'est la petite souris brune
Qui se promène au clair de lune,
Si le chat miaule en dormant,
Elle se sauve prestement.
C'est la petite souris rouge,
Elle a peur aussitôt qu'on bouge !
Mais, lorsque personne n'est là,
Elle mange tout ce qu'on a.



Peinture acrylique extraite du recueil « Les aventures de Pénélope » de J. CORBEL

Pour le chat

Chat, monarque furtif, mystérieux et sage,
Sont-ils dignes, nos doigts encombrés d'anneaux lourds.
De votre majesté blanche et noire, au visage
De pierreries et de velours ?

Votre grâce s'enroule ainsi qu'une chenille ;
Vous êtes, au toucher, plus brûlant qu'un oiseau.
Et, seule nudité, votre petit museau
Est une fleur fraîche qui brille.

Vous avez, quoique rubanné comme un sachet,
De la férocité plein vos oreilles noires,
Quand vous daignez crisper vos pattes péremptoires
Sur quelque inattendu hochet. (...)

Dans son recueil *Souffles de tempête, poésies* :

Féerie

À cheval, j'ai quitté ma maison et ma ferme
Pour le dehors d'octobre immensément fané,
Où, dès que sur nos pas le sous-bois se referme,
Mon frémissant cheval est impressionné.

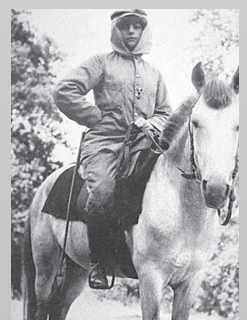


Mon cheval, mon cheval, sommes-nous chez les fées ?
L'automne aux sept couleurs palpite autour de nous.
Ces fougères au vent, blondes et décoiffées,
Nous enveloppent d'or plus haut que nos genoux.
(...)
Quelle aurore, au retour, teintera tes sabots !
Tu trembles, mon cheval... Y a-t-il quelque chose ?
Est-ce de voir, parmi les chemins les plus beaux,
L'automne s'effeuiller sur nous comme une rose ?

Extrait de *La mère et le fils*, page 127 :

« Cet étalon arabe, il ne l'avait pas choisi sans raison ; C'était un de ces merveilleux chevaux entiers d'Orient, vifs comme des chèvres et dociles comme des caniches... qui semblent saisir toutes les nuances du jeu, qui, plus médium encore que les autres chevaux, subissent le magnétisme du cavalier d'une façon presque surnaturelle ».

Photo de Lucie sur le site des Amis de Lucie Delarue-Mardrus sur Internet. >



Dans son recueil *Occident* :***Les papillons de nuit***

Chacun renaît au crépuscule,
L'aile terne et le ventre roux ;
Et, dans le vent qui les bouscule,
Ils sortent sans bruit des vieux trous.
Leur quadrille va, vient, recule,
S'accroche à la haie en courroux.
Chacun renaît au crépuscule,
L'aile terne et le ventre roux ;
Et, lorsque le soleil bascule
Et meurt derrière les grands houx,
Lourd, à l'heure des loups-garous,
Comme un revenant minuscule,
Chacun renaît au crépuscule.

Dans son recueil *La Figure de proue* :***À une mouette***

Qui donc aura souffert, pauvre mouette prise,
Ton grand essor capté ?
Tu tremblais dans mes mains, doucement blanche et grise
Toute chaude de liberté.

Esclave, je t'avais achetée au passage
À ces mauvais garçons,
Et ce geste me plut d'aller jusqu'à la plage
Te rendre à tes quatre horizons.

Les plumes de ta tête étaient lisses et belles
Sous mon baiser fervent ;
Puis j'ouvris mes deux mains, tu ouvris tes deux ailes
Et partis librement dans le vent.

— Emporte sans le savoir le baiser du poète
Au large inapaisé.
C'était toute la mer, ô chère soeur mouette,
Que j'embrassais en ce baiser.

Extrait de *Rollebois*, nom d'un de ses chiens préférés :

« Les yeux de Rolleboise étaient bleus comme des pervenches ;... Quand je lui avais déplu dans la journée, il gardait soigneusement rancune jusqu'à l'heure du coucher, pour me punir il détournait la tête avec dignité au moment où je venais l'embrasser sur les deux joues, ma façon quotidienne de lui dire bonsoir (...) il était devenu d'une intelligence telle que je me demandais parfois s'il n'allait pas, un jour, se mettre à parler. Le vocabulaire des mots qu'il connaissait devenait vraiment effrayant ».

Lucie Delarue-Mardrus par Nadar >



Je termine ici les citations de Lucie Delarue-Mardrus, mais j'ai ajouté à notre rubrique « Nous avons lu » le livre de Karine LEBERT, elle aussi écrivain normand, pour « Les mille et une vie de Lucie » J'ai beaucoup aimé son livre...

JC

Yves Petit-Loisel, auteur normand bien connu, membre de la SEN, vient de publier aux éditions *Des Sources et des Livres*, son vingt-quatrième recueil de poésie intitulé ***Le vent de la vie*** ; 50 pages avec en couverture une photographie non attribuée mais qui est aussi de lui. C'est qu'Yves est aussi photographe d'art, auteur à ce titre de plusieurs ouvrages, en général – comme dans celui de ce livre – en noir et blanc et représentant, comme ici, des scènes de nature. Son approche, en photographie comme en poésie, est ancrée dans les éléments permanents de ces arts tout en s'inscrivant dans le sillage du modernisme du XX^e siècle, celui d'Apollinaire et de l'École de Rochefort en poésie, comme de la tradition européenne de la photographie en noir et blanc des années 1930 à 1970. Il s'agit de la réconciliation du réalisme et du post-impressionnisme sans jamais cesser d'être simple et de coller au vécu, au ressenti.

En témoignent son autre recueil récent ***Recoins d'ombre*** et sa *chronique rurale, L'école de mon village d'antan* (2019) ainsi que ses *récits et nouvelles*, tel ***Dernier train avant la nuit*** (2011). Angliciste, dans son livre savant sur Thomas Beckett, il n'hésite pas à l'accompagner de parcours de randonnées beckettiennes en Normandie. Dans son ***Petit prince de la Sarine*** (in *Dernier train...*, pp. 7-8) il se présente, en Manchois typique, comme ayant pour pays Jersey qu'il définit pourtant – en français – comme une *île anglaise* tout en parlant aussi en anglais !

Chez lui, constamment s'expriment ses racines terriennes, son terroir et sa jeunesse des années 1950-1965, marquées par la ruralité, l'Église du village et la nature. Dans son poème intitulé ***Dans ce temps-là*** (in *Le vent...*) il écrit *Le jour se mesurait au pas des chevaux / La terre vivait dans ses sillons (...)*, ajoutant dans ce même recueil, ce qui rappelle cet autre Manchois, Jean Follain, *Ma jeunesse n'est pas en avance / Dans ce village / Ponctué de sabots et de regards de vieilles. Sous le charroi des rêves / Défile la pente des saisons (...)*. Et dans ***Écolière***, ce fils d'institutrice écrit, en écho à Alain-Fournier, *Les oiseaux de ta chevelure / Dessinaient un ciel étoilé / De prunes et de pervenches / Qu'étranglait l'écharpe du cœur (...)*. D'ailleurs, le héros d'une de ses nouvelles du recueil cité s'intitule ***L'automne d'Augustin***, reprenant ouvertement le prénom du héros du *Grand Meaulnes* comme il l'avoue en note (op.cit., p.33)

Extrait, le poème intitulé ***Portrait*** :

« La femme va / Les reins épousant le monde / Dans sa geste d'outré-fatigue. / Les jambes ancrées sur jadis / Leur arche, nef à l'abandon / Échancrure de la vie / où l'éternité s'enracine. / Quand elle discourt avec la glèbe / Pour les mottes muettes / Aux oreilles de feuilles / Elle salue comme un baptême / Cette graine confiée au bénitier des jours. / À l'église des saules tors / Elle fête les épousailles / Des sources et des mains. »

VF

CHRISTIAN JENVRIN, L'ÉCRIVAIN DU BOCAGE ORNAIS

présentation et choix de textes par Vladimir Claude Fišera

Il y a peu, dans ces mêmes pages, nous célébrions *Un poète du bocage et de l'eau* : Robert Delahaye (1906-1981) (in *Les Lettres Normandes*, n° 137, 2023, pp.23-24). Voici que le rejoint un autre héraut du bocage qui décidément définit toute notre Normandie, du Calvados à l'Orne et dans tous nos départements, à savoir ici Christian Jenvrin avec, entre autres ouvrages consacrés à son pays qui va de Domfront à Flers, celui intitulé *Les foins rougis de l'an 68* (roman, Flers, éd. Bôclair, 2017).

L'auteur nous est connu notamment pour avoir été le récipiendaire de notre Prix Gustave Flaubert en 2015 et pour avoir participé cette année à notre salon à Bagnoles de l'Orne, près de chez lui. Il est l'auteur de trois romans et d'un recueil de poèmes, *Les pierres de l'âme* qu'il définit comme *un hommage au bocage et à l'amitié*.

Son roman, lui, raconte les événements de l'an 1968 tels qu'ils furent vécus dans une ferme du bocage. Outre la chronique politique surtout vécue à la ferme mais aussi dans les villes avoisinantes, l'auteur nous offre un cadre naturel sur lequel nous insisterons ici, cadre qui évoque effectivement les poèmes de Robert Delahaye : on y retrouve le ressenti de *L'enfant du bocage*, pour reprendre le titre du dernier ouvrage, autobiographique, de notre défunt président Claude Le Roy qui fut de l'Orne avant d'être du Calvados. On y découvre d'autres correspondances entre Delahaye et Jenvrin dans ses descriptions de l'environnement bocager, de la lumière réfractée singulièrement, de l'eau et de la pluie, des moissons surtout dans un cadre encore largement traditionnel.

EXTRAITS :

les chaumes, l'été, l'enfance, pp.55-59 :

« Le soleil était déjà très haut dans le ciel et soulignait juin bien présent avec son cortège de senteurs dans les prés, sa surenchère de mélodies dans les chemins creux et au cœur des buissons, ses bouffées de chaleur, ses promesses de récoltes. (...) Montaient en lui des odeurs de chaume et tout aussi naturellement celle de l'écume claire ruisselant sur le dos des chevaux qui souffraient autant que les hommes durant les fortes chaleurs. (...) Il se voyait plus jeune encore galopant avec son frère sur cette voiture à gerbes en mouvement (...) Ils faisaient tous les deux la course d'une ridelle à l'autre, se jouant des déséquilibres provoqués par le terrain, désobéissant au vieux qui faisait semblant de ne pas les voir ». (...)

une terre à soi, pp.80-81 :

« C'était entre La Chapelle-Biche et Saint-Clair-de-Halouze, il y avait du relief et le patron ne se lassait pas de tous ces plis. S'il ne facilite pas l'exploitation de la terre, le relief lui donne du caractère, tout comme aux hommes qui la peuplent. C'est même proportionnel. Ça lui convenait. Il aimait cette terre, surtout quand elle lui résistait. Il s'en imprégnait chaque jour, elle lui était aussi précieuse que l'oxygène de l'air. Il ne pouvait cependant pas l'apprécier pour ses rendements plutôt médiocres, il n'y avait pas de fond ici. Mais il chérissait ses bourrelets nourriciers. C'était la terre des siens ! ». (...)

le routon dans le bocage, p.124 :

« Il suffit de rouler moins vite dans la vieille voiture, (note de VF) et on profite mieux.

Les arbres donnaient de l'humidité à l'air entrant dans l'habitable dans la vieille voiture, (note de VF), c'était bon. Il fit glisser encore davantage la vitre. La fraîcheur venait aussi de la terre, la preuve avec cette profusion de digitales pourpres sur le talus gauche ; à droite, la végétation était plus rase avec une dominante de mousses et de bruyères. Plus loin, ce seraient les genêts et, à une dizaine de mètres de la route, un magnifique chèvrefeuille. De mémoire, il aurait pu dire à quel niveau se situait telle ou telle essence et en quelle proportion.

C'était son routon, comme il le nommait ».

les travaux et les jours, p. 161 :

« Les verres syphonnés, ils roulèrent vers la ferme. (...) La remorque était tractée par le vieux Société de Marcel (...) Marcel avait donc gardé cet engin increvable. Il s'était inscrit dans les pas de son père pour le bois et la ferme. Pour le battage traditionnel c'était fini, on n'en parlait plus, on était passé à la moissonneuse. En revanche, il travaillait à la mine car, les temps ayant changé, l'exploitation devenait trop petite pour en vivre. Autant dire que Marcel ne chômait pas ».

VF

Les Lettres Normandes

Revue trimestrielle
de la Société des Écrivains Normands
fondée en 1923
Association loi de 1901

Ancien Président (†)
Claude LE ROY

Conseil d'administration 2023 :
Présidente : Bernadette LAVAL-FIŠERA
Trésorier : David HANLEY
Secrétaire : Yves-Marie HELLO

Vice-présidents délégués :
Calvados : Colette DESCHAMPS
Manche : Vladimir FIŠERA
Orne : Michel DELAUNAY

Rédactrice adjointe :
Nathalie JAUSSAUD-OBITZ

Membres du bureau :
Édith SERAIS - Éric NAVET

Association régie par la loi de 1901

Elle a pour but de regrouper les écrivains ayant des origines normandes ou ayant pris notre province comme terre d'adoption, d'organiser toutes manifestations propres à servir les lettres normandes et plus généralement la culture et la langue française. Elle édite une revue trimestrielle.

Elle comprend des Membres d'Honneur, des Sociétaires ainsi que des Membres adhérents ou sympathisants.

Pour devenir sociétaire il faut avoir publié au moins deux ouvrages et être agréé par un comité de lecture.

Elle organise chaque année diverses manifestations tenues par rotation dans l'un des cinq départements de Normandie : Assemblée générale en octobre, Journée des lettres normandes, conférences, salons du livre, animations.

Enfin elle décerne tous les ans plusieurs prix par concours :

Les Prix :

Gustave Flaubert des Écrivains Normands
(fiction) et André Maurois (histoire);
en alternance.

Les Prix de poésie :

Pierre Corneille
et avec la municipalité de Cany-Barville
Le Prix Louis Bouilhet (sur manuscrit).

